

PER

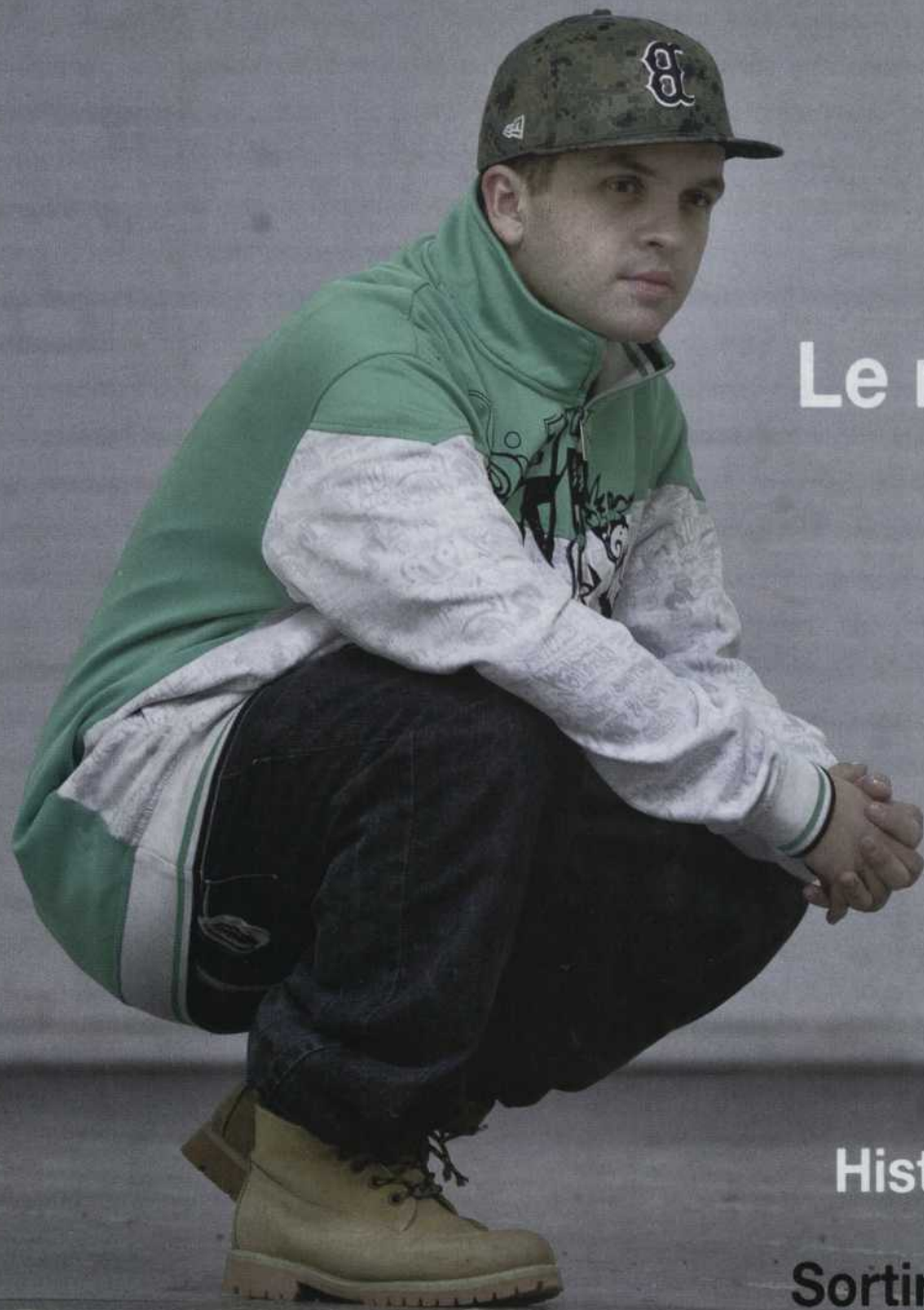
J-451

BAnQ

eflet de Société

«Un regard différent sur notre société»

Vol. 20 N°3, Printemps 2012



Intimidation

Le rap dérape

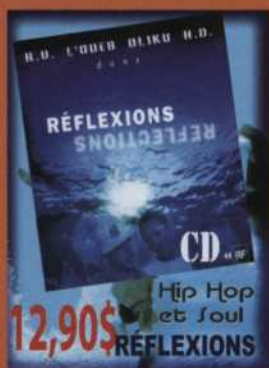
Histoire de piquerie

Sortir du gang de rue

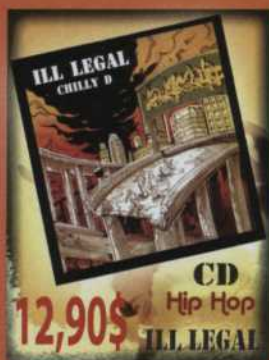
Taxes et livraison
incluses



Operation
Graffiti **23,55\$**



12,90\$ Hip Hop
et Soul
RÉFLEXIONS



12,90\$ Hip Hop
ILL LEGAL



DVD Spectacle Hip-Hop
et orgues classiques **25,00\$**

Merci pour votre abonnement

Cher lecteur,

Je profite de cette occasion pour vous remercier de votre aide et de votre soutien à notre mission auprès des jeunes. C'est grâce à votre implication et à votre abonnement que nous pouvons continuer à offrir des services attrayants.

Écrire est aussi une contribution importante. Dans Reflet de Société, tout citoyen peut prendre sa place et livrer son témoignage. Par la poste ou directement sur le forum de notre site Internet, vos commentaires contribuent à la richesse de nos débats de société.

Lire Reflet de Société, c'est déjà agir.

Raymond Viger

- | | |
|---|----------------------|
| <input type="checkbox"/> Abonnement | <input type="text"/> |
| <input type="checkbox"/> Operation Graffiti 23,55\$ | <input type="text"/> |
| <input type="checkbox"/> CD Musique RÉFLEXIONS 12,90\$ | <input type="text"/> |
| <input type="checkbox"/> CD Musique ILL LEGAL 12,90\$ | <input type="text"/> |
| <input type="checkbox"/> DVD Le Choc des Cultures 25,00\$ | <input type="text"/> |

taxes et transport inclus

Oui
Je m'abonne

TOTAL

- | | |
|--|----------------|
| <input type="checkbox"/> 1 an - 6 nos. | 37,95\$ |
| <input type="checkbox"/> 2 ans - 12 nos. | 65,99\$ |
| <input type="checkbox"/> 3 ans - 18 nos. | 89,95\$ |

taxes incluses

P.S. Abonnez-vous en ligne au www.editionstnt.com
Quelques clics de souris suffiront pour nous apporter
votre soutien!

OK

Prénom: _____ Nom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Province: _____

Code Postal: _____ Tél.: _____

Courriel: _____ Date: _____

No. Carte: _____ Date d'expiration: _____

Signature: _____

VISA MASTER CARD AMEX **International 45.00\$ Cad. 1 an**

Toute contribution supplémentaire pour soutenir notre travail est la bienvenue.

Reflet de Société

Le citoyen au cœur de notre mission

Un regard différent, critique et empreint de compassion
sur les grands enjeux de société

Un espace ouvert aux lecteurs pour prendre la parole, partager
leurs expériences et faire progresser les débats

Un magazine d'information entièrement indépendant,
financé par ses milliers d'abonnés aux quatre coins du Québec

Tous les profits générés par la vente de Reflet de Société sont
remis à l'organisme Le Journal de la Rue qui offre
des services de réinsertion sociale aux jeunes.

Merci de vous abonner à Reflet de Société et de soutenir notre mission.

4233 Ste-Catherine Est. Montréal, Qc H1V 1X4 Tél : (514) 256-9000 ISSN 1615-4774
Sans frais : 1-877-256-9009 Fax : (514) 256-9444 Internet : www.refletdesociete.com



Éditorial

Quand l'abonné sort du placard



RAYMOND VIGER

www.raymondviger.wordpress.com

Pour la 19^e année consécutive, j'étais présent au Salon du livre de Montréal de novembre dernier au kiosque de notre organisme. Un évènement incontournable. Avec une fréquentation de 120 000 visiteurs et des sondages nous donnant 7% de la population qui lisent *Reflét de Société*, nous pouvons dire que 8 400 lecteurs de notre magazine passent devant notre kiosque.

Le Salon du livre de Montréal devient un moment privilégié pour saluer

chaleureusement et individuellement nos lecteurs qui, nous l'espérons, utilisent notre magazine dans leur vie personnelle ou professionnelle.

Les journées scolaires amènent un nombre considérable d'élèves et de professeurs qui peuvent bénéficier de nos textes de prévention et de sensibilisation. C'est sans compter la journée des professionnels du livre qui attire de nombreux bibliothécaires qui mettront notre magazine à la disposition de leurs membres.

Vous pensez peut-être que je me présente au Salon pour vendre des abonnements. Désolé, mais je ne suis pas un vendeur. Je me présente au Salon du livre de Montréal pour permettre aux abonnés de faire leur *coming-out*!

J'offre un magazine à un visiteur du Salon. Avec grand sourire et plaisir, la personne me mentionne qu'elle est déjà abonnée. La personne qui l'accompagne lui demande ce que c'est au juste. Elle se fait expliquer par notre abonné qu'il adore nos textes, qu'il lit la revue d'une cou-

verture à l'autre, que les reportages ont un côté humain qu'elle ne retrouve nulle part ailleurs... Après quelques instants à entendre ce qui fait notre différence et le plaisir que les gens ont à nous lire, la sœur, la voisine, la mère... qui accompagnent cet abonné prend une copie du magazine et promet de s'abonner.

Ma présence permet à une personne qui nous lit depuis des années de sortir du placard et de dire à ses proches qu'elle est une fière lectrice du magazine.

Pourquoi attendre le prochain Salon du livre pour faire son *coming out*? Pourquoi ne pas parler de votre abonnement dès aujourd'hui et permettre à vos amis de commencer à nous lire plus tôt?

Que vous soyez un lecteur ou un fidèle abonné, c'est maintenant l'heure de sortir du placard, d'afficher vos couleurs et votre appartenance à *Reflét de Société*.

Merci de sortir du placard. Cela aide les jeunes que nous accompagnons à sortir du leur!

«Je trouve que vous faites un boulot de grande qualité et essentiel! Vos articles sont tous très intéressants. Je vous souhaite longue vie à vous et votre équipe!»

- Karine Côté, Lac-Saint-Jean

«C'est une revue que je trouve formidable. Je la lis du début à la fin. Je la passe à d'autres pour qu'ils en profitent.»

- Françoise Desjardins,

Rimouski

«Toutes mes félicitations de donner votre temps et votre amour pour ces jeunes qui se sentent rejetés par plusieurs.

Tout ça leur montre qu'on les aime et qu'ils sont comme les autres.»

- Monique Chiquette, Québec

Fêtons ensemble

15 ans

CAFÉGRAFFITI
.net

Spectacle de Breakdance
Décor graffiti

Vendredi, le 23 mars 2012

Cégep Maisonneuve,
salle Sylvain-Lelièvre

2700 rue Bourbonnière (Métro Pie IX)

2 représentations:

14:00 heures et 19:30 heures.

Direction artistique

de Cindy Goldylocks

et Johnny Skywalker

15\$ admission générale

25\$, 50\$ et 100\$ pour les billets VIP

10\$ pour les groupes de 15 et plus,

étudiants et âge d'or

Taxes incluses

...Cadeaux souvenirs pour tous !!!

☎ 514 259-6900

✉ cafegraffiti@cafegraffiti.net

🌐 www.cafegraffiti.net

4233 Ste-Catherine Est, Montréal, Québec H1V 1X4

Reflète de Société

Services aux abonnés

Changement d'adresse

514 256-9000

abonnes@refletdesociete.com

Éditeur/ Rédacteur en chef

Raymond Viger

514 256-4467

raymondviger@hotmail.com

Directrice administrative

Danielle Simard

514 256-9000

journal@journaldelarue.ca

PUBLICITÉ ET COMMANDITE

Notre mission:

le **Journal de la Rue** est un organisme à but non-lucratif qui a comme principale mission d'aider les jeunes marginalisés à se réinsérer dans la vie socio-économique en favorisant leur autonomie.

La reproduction totale ou partielle des articles pour un usage non pécuniaire est autorisée à condition d'en mentionner la source.

Les textes et les dessins qui apparaissent dans **Reflète de Société** sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Reflète de Société est un magazine édité par le **Journal de la Rue** qui traite de multiples thématiques : drogue, prostitution, suicide, violence et santé. On propose des solutions et des ressources.

Reflète de Société dispose d'un fonds de réserve provenant des abonnements. Au fur et à mesure que les magazines vous sont livrés, l'organisme récupère les frais dans ce fonds. C'est une façon de protéger votre investissement dans la cause des jeunes.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques (FCP) pour nos activités d'édition.

NE ME JETTE PAS
passe-moi à un ami
6,95 \$ l'unité

Centre d'appel
Sorel - Laurier Station - Joliette - Montréal

Abonnement voir p.33



Courrier du lecteur



LÉGALISER LA PROSTITUTION?

J'ai 42 ans. J'ai commencé à faire des clients à l'âge de 15 ans. À 18 ans, j'étais sur l'héroïne. À 20 ans, dans la rue. La prostitution m'a tuée sur bien des côtés. J'étais prête à tout pour obtenir de la drogue. Aujourd'hui ça fait 10 ans que je ne suis plus dans la prostitution. 12 ans *clean* et je me suis sortie de la rue.

Légaliser la prostitution m'inquiète. Pensons à nos jeunes. Ce dont on a besoin, ce sont des programmes d'aide pour les prostituées et de monter de bons programmes de prévention.

Une ancienne prostituée qui s'en est sorti, mais qui après 10 ans, *rush* toujours pour s'intégrer dans la société.
Désirée

KOSE

Kose est un organisme de financement. Effectivement, chaque geste compte. C'est l'esprit du micro-don... ou du micro-geste. Ça demande peu d'efforts et collectivement ça rapporte. Le libraire philanthrope, Montréal

WWW.refletdesociete.com

FÉMINITÉ RETROUVÉE

L'article sur Cindy (vol.19, no 4, p.10-17) m'a beaucoup touché. Il y a beaucoup de souvenirs dans cette période que je n'oublierai jamais. Salutations.
C.M & H.B

COOPÉRATION INTERNATIONALE

Excellente expérience de vie en communauté. Ces stages sont porteurs d'espoir, de créativité et d'implication personnelle dans la réalisation de chacun des stagiaires. Valorisation et épanouissement sont au rendez-vous ! Bon courage aux volontaires !
Lucie, France

BRAVO LAZY LEGZ!

C'est un plaisir de vous lire. Je vais y chercher du positif. L'histoire de Luca Patuelli est très inspirante. Il fait face à son handicap avec sérénité et acceptation en relevant des défis et en aidant ses semblables. Quelle belle leçon il donne à nos jeunes et à nous les adultes. Il a sûrement eu des parents positifs et aimants pour voir la vie ainsi avec équilibre.
Francine Lambert, Ste-Catherine

MANGER SAINEMENT

Être acteur de sa santé implique forcément de s'intéresser à ce que nous avons dans nos assiettes. Cela inclut la provenance des ingrédients avec lesquels nous cuisinons. Ensuite, la vie que nous menons doit s'accorder avec nos prises alimentaires. Un corps sain dans un esprit sain. Amicalement.
Pauline, France

HAÏTI: PAYER SA LIBERTÉ

Haïti n'a cessé d'être peuplé par des importations d'esclaves en provenance de l'Afrique. On obtenait d'eux de la main-d'œuvre gratuite, soumise, maltraitée et n'ayant pas droit à l'instruction.

En 1804, date de l'indépendance d'Haïti, les Haïtiens ont été contraints d'accepter une dette exigée par la France de 148 millions de francs or. Ceci en compensation d'un rachat de leur liberté signifiant un manque à gagner.

La France a outrepassé ses droits. Une vie n'est pas monnayable! 350 ans d'esclavage contribuant à l'assise des richesses entassées par ces gens est un dû à ce peuple. Avoir eu le culot de demander une dette sur l'asservissement perdu est monstrueux! De plus, durant ces siècles, la traite négrière a volé 13 millions d'hommes dont les bras ont manqué cruellement au développement économique et social de l'Afrique en proie à la famine aujourd'hui et dans l'indifférence générale.
Marie-Ève

PENSER À SOI

Avoir du temps à soi pour penser et se retrouver est primordial pour notre épanouissement, ne serait-ce que pour faire nos choix ! Pas facile de gérer sa propre vie et ses émotions quand on n'a pas les épaules assez larges pour tout supporter tellement les charges sont grandes et lourdes ! Et on se réveille un matin, à presque la soixantaine en s'apercevant qu'on a vécu que pour son entourage!
Ève, France

DOSSIER CRIMINEL

La société a beaucoup de préjugés. J'ai de la difficulté à me trouver un emploi parce que j'ai un dossier criminel. Je dois me contenter d'être livreur et cuisinier. Comme tout le monde, je dois payer un loyer, manger et payer mes comptes. Même les compagnies d'assurance automobile sont très exigeantes. Ils me font payer des frais supplémentaires à cause de mon dossier judiciaire. Près de 500\$ d'extra pour assurer une vieille voiture. En tant que

citoyen et travailleur qui a payé sa dette à la société, nous ne devrions pas subir tant de préjudices de la part des grandes entreprises.
Yannick Boka, Montréal

MA BALANCE ME MENT

En tant qu'infirmière, j'ai eu à travailler avec une de ces personnes, obsédée par son poids. Mais c'est la 1ère fois qu'une d'elle raconte ce qui se passe dans sa tête et ses tripes. J'admire son ouverture du cœur et de l'esprit.
Hughette Robidoux, Crabtree

À JEAN-PIERRE BELLEMARE

Je t'écris ces quelques lignes pour te dire simplement merci. Merci pour tous les moments que passés ensemble. Merci pour toutes les paroles de sagesse que tu m'as partagé. Tous ces instants où tu as enduré mes sautes d'humeur. Toutes ces marches dans la cour à parler pendant des heures. Ces programmes que j'ai pu entreprendre avec ton soutien. Tes *jokes*, ton attention, ton engagement, ton courage, ta détermination, ta patience, ta présence.

En partant, tu vas me manquer. Mais je suis heureux de te voir quitter cet endroit qui n'est pas un lieu où l'on veut voir ceux que l'on aime. Tu dois partir pour ne plus jamais revenir ici dans ce trou. Tu n'as plus de chaînes. Tu n'es plus un canard enchaîné. Tu es libre, maintenant que tu as payé ton *bill* à la société. Prend soin de toi et bonne chance.
Bob, Institut Leclerc

FÉLICITATIONS!

Je tiens à vous féliciter. J'aime bien la revue. Je trouve les articles intéressants. C'est une belle façon de créer des liens avec les jeunes. Leurs expériences enrichissent mes connaissances à tous les niveaux. Merci de me faire participer à cette belle aventure.
Denise Hill, Shawinigan-Sud

GUILLAUME PARENT EST ATTEINT DE PARALYSIE CÉRÉBRALE DEPUIS LA NAISSANCE. PROFITANT DES ORIENTATIONS DU MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION POUR INTÉGRER LES ENFANTS HANDICAPÉS, IL S'EST RENDU JUSQU'À L'UNIVERSITÉ. APRÈS UN PARCOURS SCOLAIRE SANS FAUTES, ET L'OBTENTION DE SON DIPLÔME EN FINANCES, IL S'EST BUTÉ AUX PRÉJUGÉS DES EMPLOYEURS.



Paralyse cérébrale

Les succès de Guillaume

DOMINIC DESMARAIS

Bébé, Guillaume a eu un accident cérébral. L'air ne s'est pas rendu à son cerveau, le laissant paralysé. Il subit un choc au cerveau dont personne ne peut savoir quelle partie sera affectée. «Il n'y a pas deux paralysies identiques. Il y en a des mineures et des plus sévères. Moi, c'est l'équilibre, la coordination et l'élocution qui ont été touchés.» Le premier diagnostic qu'il reçoit, poupon, le rangeait dans la catégorie des handicapés les plus lourds. «Sur une échelle de 1 à 5, moi ce serait 4. Mais j'ai été noté 5 quand j'étais bébé.»

Grâce aux exercices, physiques et mentaux, que ses parents lui ont fait faire entre 1 et 5 ans, Guillaume progresse. «Mes parents se sont beaucoup investis. Ils m'ont aidé à m'étirer, m'ont fait des massages.» Ces exercices, dès l'enfance, lui permettent de se détendre et d'améliorer le contrôle de ses mouvements. «Vers deux ans, à cause de mon diagnostic, on ne me donnait pas beaucoup de chances. Mon problème est neurologique. C'est le cerveau qui discute mal avec mes muscles.»

Guillaume suit un programme de stimulation précoce donné par un ergothérapeute et un physiothérapeute. «Plus tu le stimules, plus tu donnes une chance à l'enfant, quand son handicap n'est pas trop lourd, d'avoir accès à une certaine normalité.»

INTÉGRATION SCOLAIRE

Pour l'enfant, qui fait de grands mouvements désarticulés avec les bras et qui peine à sortir les mots de sa bouche, vivre comme n'importe quel gamin de son âge passe par l'intégration scolaire. «Avoir des amis sur deux pattes et fréquenter le voisinage, ce sont des étapes normales dans la vie de tout enfant. C'est plus difficile quand tu es ghettoisé, isolé. En 1985, il a fallu que mes parents mettent beaucoup d'efforts pour convaincre la commission scolaire de m'ouvrir ses portes pour que j'accède à une école normale.»

«En 1985, il a fallu que mes parents mettent beaucoup d'efforts pour convaincre la commission scolaire de m'ouvrir ses portes pour que j'accède à une école normale.» - Guillaume

Guillaume s'exprime comme s'il avait trop bu. L'intonation de sa voix rappelle celle d'un déficient. Mais ses idées sont claires. Sa faculté de réfléchir est la même que chez n'importe quel individu. Il pense à la même vitesse et, dans sa tête, les mots coulent normalement.

De son expérience, il a des choses à dire. «Au début des années 1980, l'idée de l'intégration scolaire est nouvelle. Il fallait des cobayes. C'est normal, on n'avait jamais essayé. Encore aujourd'hui, l'intégration scolaire

est difficile. L'intégration mur à mur de tout le monde ne va pas aider la personne handicapée, les élèves et les professeurs. Il y a des cas lourds qui n'ont pas leur place à l'école. Mais ce n'est pas simple. Un exemple: j'échappe mon crayon. Le prof va se demander si c'est souhaitable de laisser l'enfant handicapé le ramasser. Si ça arrive 20 fois dans un cours, qu'est-ce qui est le plus dérangeant pour la classe? Celui qui a besoin d'aide mais qui ne dérange pas trop? Ou celui qui, du fond de la classe, fait des conneries et lance ses affaires sur les autres? C'est bien de se poser la question», dit-il en ramassant son crayon en s'étirant de sa chaise roulante. «Maintenant, je le ramasse seul!»

DÉCISION SALUTAIRE

Guillaume reconnaît qu'il n'y a pas de solution simple à l'intégration scolaire des handicapés. L'intégration, c'est de l'essai erreur. On ne peut pas le savoir sans essayer. Quand on voit que l'enfant ne comprend rien, on ne l'aide pas en s'obstinant à l'intégrer. Il va se sentir mal, différent. Même si ses parents veulent qu'il reste à l'école. Mais dans mon cas, que je suis content qu'on ait pris la décision d'intégrer les handicapés!»

Guillaume se considère chanceux. Il a un bon milieu familial et social et de bonnes capacités intellectuelles. «J'avais un très bon environnement, alors je suis passé au travers du primaire, du secondaire, du cégep et de l'université comme dans du beurre.

Ils l'ont l'affaire pour très bien nous encadrer. Dans pas mal tous les cégeps et les universités, c'est rendu très inclusif. Ce qui m'a grandement aidé, c'est la technologie. D'abord la dactylo puis l'ordinateur m'ont aidé à faire des pas de géants. J'en ai fait un autre avec Internet, ça m'a ouvert les portes de l'éducation.»

Alors que Guillaume s'est si bien intégré au système d'éducation qu'il ne se sent pas handicapé, la fin de son parcours scolaire lui fait prendre conscience de sa condition. «Parce que je m'étais habitué à ce que tout soit parfait, j'ai pensé que dans le milieu du travail, ce serait pareil. J'ai pris toute une débarque.»

RÊVE D'EMPLOI

Avec l'obtention de son diplôme en finances de l'Université Laval,

Guillaume se voit gravir les échelons de ce milieu qui ne connaît aucune limite. «Je pensais que ça me serait facile d'être embauché, de faire carrière. Je me voyais en haut de l'échelle avec le gros poste. À l'université, j'étais président d'une association. J'avais 200 bénévoles sous ma direction. L'année d'après, j'arrive sur le marché du travail. J'ai envoyé plus de 100 demandes d'emploi. Je suis tombé le bec à l'eau. J'ai eu des entrevues mais les immeubles n'étaient pas accessibles. D'autres m'appelaient pour me convoquer en entrevue et en m'entendant parler, trouvaient des prétextes pour se désister. Ils ne me prenaient pas pour un débile mais ils ne pensaient pas que je serais capable de faire la job. Ça peut être subtil, un préjugé. Moi, je ne me vois pas comme un handicapé. Ce sont les autres qui

me voient ainsi. Et quand les limites viennent des autres, que les autres m'empêchent de faire ce que je veux, c'est dommage.»

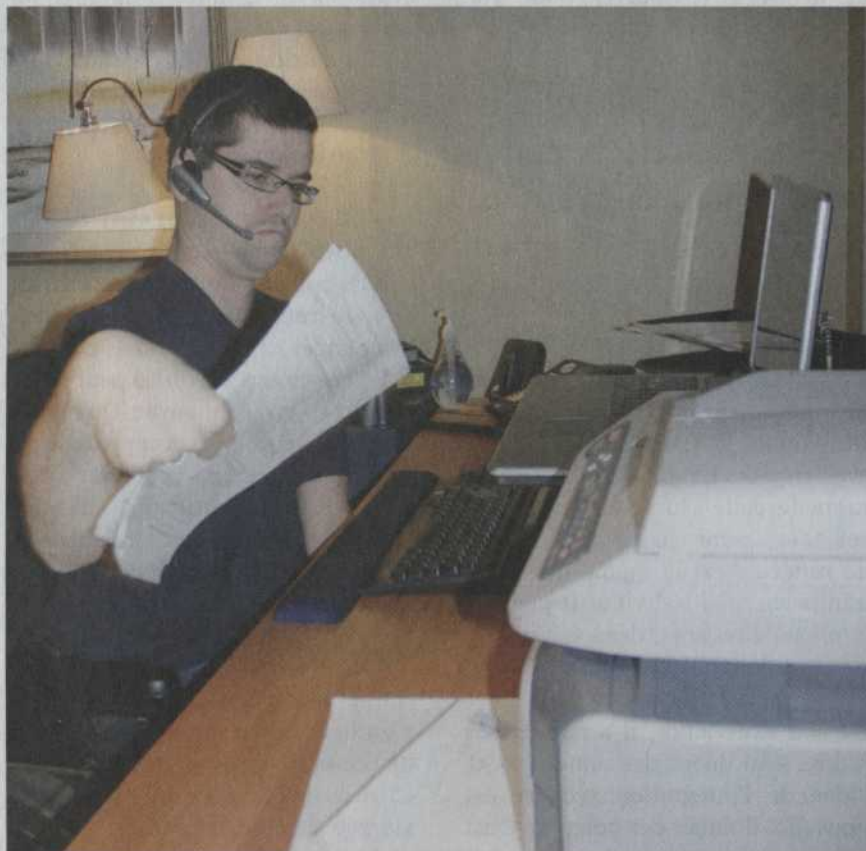
Guillaume est resté blessé de ce rejet. Il a beau être dans un fauteuil roulant, à gesticuler en tout sens, il est tout aussi lucide que n'importe qui. Que les gens se fassent une idée de lui sur son apparence lui fait mal. «Les gens qui ne me connaissent pas, qui me croisent dans la rue, pensent que je suis un malade mental. Par exemple, au restaurant, le serveur demande à ma blonde ce que je vais commander. C'est frustrant. Il faut changer les mentalités.»

Armé de son diplôme qui ne lui ouvre aucune porte vers l'emploi, Guillaume apprend à se débrouiller seul. «Il fallait bien que je fasse de l'argent, donc j'ai fait des rapports d'impôt. J'ai décidé de partir une compagnie le lendemain où je suis allé à Emploi Québec pour demander la solidarité sociale. En janvier, je me louais un local commercial. Ça marche mon petit business. En 4 mois, j'ai fait 300 rapports.»

UN PROGRAMME MÉCONNU

En 2005, Guillaume quitte la ville de Québec pour suivre sa conjointe à Montréal. Il y est embauché par le Fonds de la CSN. Un emploi qu'il affectionne. Jusqu'à ce qu'il ait connaissance, en 2009, d'un programme fédéral pour handicapés, le Régime enregistré d'épargne-invalidité (REEI). «J'ai vu ma vocation. J'ai quitté la CSN pour partir à mon compte. Pour aider les handicapés avec leurs finances. Je ne regrette pas mon geste. J'ai du plaisir.»

Ce programme, créé par le gouvernement du Canada, invite les personnes handicapées et leurs familles à épargner pour l'avenir en obtenant des subventions. «Ça peut



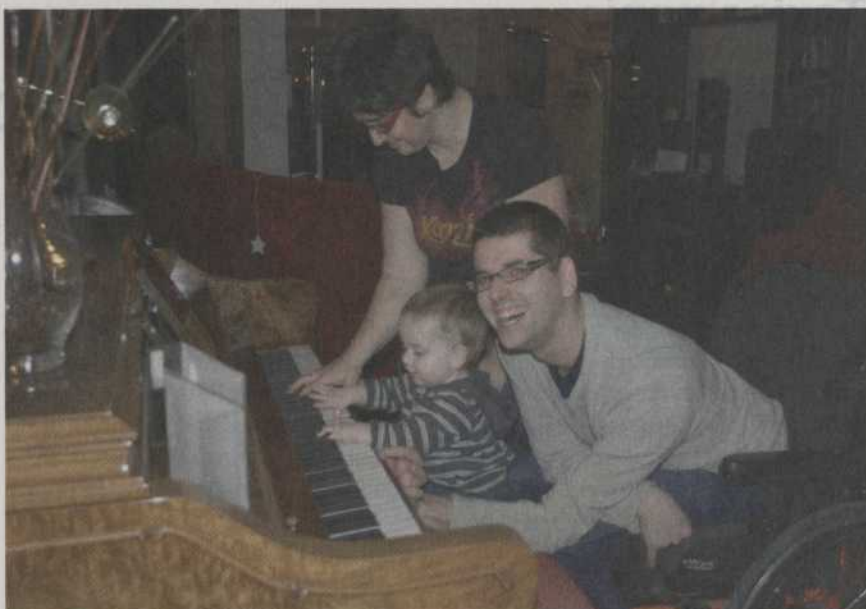
LES TECHNOLOGIES AIDENT GUILLAUME À ACQUÉRIR PLUS D'AUTONOMIE AU TRAVAIL.

aller jusqu'à 4500\$ par année et ce, jusqu'à ce que la personne handicapée atteigne 49 ans. Dès que tu as un crédit d'impôt pour handicapé, tu peux ouvrir un compte. Il y a un plafond de 90 000\$ à vie.»

Guillaume ne tarit pas d'éloges sur ce programme. «Pour celui qui est à faible revenu, le gouvernement donne 1000\$ par année, cotisation ou non jusqu'à 49 ans. Il suffit d'ouvrir un compte. Et la beauté dans tout ça, c'est que ça ne coupe pas l'aide sociale. Pour obtenir le maximum de 4 500\$, il faut déposer 1 500\$ par année dans le compte. Mais ce ne sont pas toutes les personnes handicapées qui en sont capables. J'aimerais créer une fondation pour eux. Mais ce n'est pas encore fait.»

Le jeune homme a un message à l'attention des personnes handicapées et de leurs familles. «Profitez-en! Plusieurs n'y croient pas. Ils se disent que c'est trop beau pour être vrai ou ils ne connaissent pas le REEI. Au Québec, on est très en retard dans l'ouverture de ces comptes-là. En avril dernier, un handicapé admissible sur 28 a ouvert un compte. Dans l'Ouest, c'est 1 sur 7. On passe à côté d'un cadeau incroyable. Pour une fois que le gouvernement nous offre quelque chose...»

Guillaume, qui se décrit comme un conseiller en placements financiers, en fonds mutuels et en assurances, est rendu avec une clientèle de 150 personnes. «J'ai 100 familles avec un handicapé ou un enfant handicapé et 50 clients pour qui j'offre mes services de placements indépendants.» Ses clients, il les rencontre lors de conférences qu'il donne sur le REEI ou par le bouche à oreille. «Quand tu offres un bon service, les gens parlent de toi. Ils me font confiance. Je présume qu'ils me trouvent compétent et professionnel», dit-il en guise



de boutade adressée aux employeurs qui n'ont pas voulu l'engager.

PAPA S'ADAPTE

Aujourd'hui, Guillaume habite un bel et grand appartement aménagé à ses besoins. Il vit l'amour depuis 10 ans avec sa conjointe Fany, qui n'est pas handicapée, qu'il a rencontrée à l'université Laval. «Ça n'a pas été ma première blonde. Mais ça été long avant que je m'en fasse une. Je ne rentre pas dans les standards de fantasmes d'adolescente! Et je manquais peut-être de confiance en moi. Il y a tellement de personnes handicapées qui ont peur de ne pas trouver l'amour. Ça me frappe à chaque fois. Mais avec une bonne expérience amoureuse, ça t'aide à ne pas te décourager.»

Il a eu le coup de foudre quand il a vu Fany pour la première fois. «J'ai travaillé fort! Elle était déjà fiancée à l'époque. Ça fait 10 ans qu'on est ensemble. Et on a dû attendre 8 ans pour avoir un enfant. On essayait mais elle ne tombait pas enceinte. Nous sommes allés à l'hôpital pour savoir quel était le problème et les solutions pour y remédier. C'était un

trouble hormonal de son côté. «Elle a réglé ses problèmes de façon naturelle avec beaucoup de détermination. On ne l'attendait plus. Il a fallu lâcher prise. Et moi, 5 mois avant qu'elle tombe enceinte, je venais de quitter un bon emploi à la CSN pour me lancer à mon compte. C'était un peu stressant au début!»

Il y a 8 mois naît Roméo. Après 8 ans d'attente, le couple passe à l'étape de la famille. «Là, il faut élever notre enfant. Ça amène d'autres questions. C'est l'inconnu total. Par exemple, jusqu'à ce qu'il ait 6 mois, j'avais de la difficulté à le bercer. J'y allais trop fort, je le faisais pleurer. Ça me stressait énormément. Est-ce que je vais pouvoir le prendre dans mes bras un jour? C'est juste qu'il était trop petit. Mais encore fallait-il que je persévère. Si, après 6 mois, je m'étais dit ça ne sert à rien, Roméo je ne le bercerais pas, je ne serais pas en train de le faire aujourd'hui. Il aime s'étirer, bouger. Avec moi, ce n'est pas possible. C'est plus calme, posé. Je le sens impatient. Cet enfant-là, il n'aura jamais un environnement normal. Mais il ne manquera pas d'amour!»

Toxicomanie

Dans une piquerie près de chez vous

DOMINIC DESMARAIS

Pierre a longtemps été accro à l'héroïne. En plus de consommer, il a travaillé dans une piquerie à vendre cette drogue qui détruit la vie de ceux qui se l'injectent. De par son expérience, il a des suggestions à proposer quant à l'ouverture des sites supervisés pour héroïnomanes.

Au tournant des années 1980, Pierre, grand consommateur de drogues dures, se fait offrir par un ami un boulot dans une piquerie. Pour le compte de la mafia, Pierre fait la navette entre 5 appartements dans le quartier St-Michel pour accueillir des accros comme lui. Le concept est économique: un loyer et deux employés à payer. Le vendeur, affairé à couper l'héroïne dans les toilettes, et le portier qui vérifie les entrées et les sorties des clients.

«C'est simple. Si on ne connaissait pas la personne qui venait, elle n'entrait pas.» Armé d'un fusil au canon scié, le portier assure la sécurité. «Dans les piqueries, il y avait souvent des gens qui venaient pour voler la came. Et parfois, les junkies, quand ils ne peuvent avoir leur dose, deviennent agressifs. Il fallait utiliser l'arme pour leur faire peur, les faire déguerpir.»

À l'intérieur de l'appartement, c'est la jungle. Les clients se succèdent. Ils s'assoient sur le plancher pour se piquer. «On pouvait garder entre 10 à 14 clients en même temps. Ça

changeait aux 20 minutes. Une bonne journée, on avait 60 clients. On faisait 10 000\$ par jour. On donnait tout l'argent au boss et on recevait notre paie. Je faisais presque 1000\$ en 5 jours. Je faisais de l'argent mais je n'en avais pas, j'achetais de l'héro. La dope, c'est payant seulement si tu n'en consommes pas.»

«J'ai été marqué quand j'ai vu un client venir avec sa femme et leur fils de 6 ans. Ils se sont piqués devant lui. Je me sentais tellement mal que je ne voulais plus qu'ils viennent à la piquerie s'injecter.» - Pierre

Pierre doit s'occuper des junkies qui s'incrustent. Un boulot qu'il n'apprécie pas. «On donnait 20 minutes aux clients avant de leur dire de quitter l'appartement. On les réveillait. Avec certains, trop gelés, c'était difficile. Parfois, on en sortait pour les mettre dans une ruelle. Mais les bons clients, on les gardait plus longtemps. Comme on avait de grands apparts, ils pouvaient aller dans une chambre. Même moi, je dormais là des fois. Mais l'endroit était dégueulasse. Personne n'y faisait le ménage, il y avait du sang un peu partout. Je n'osais pas y toucher. Des fois, on faisait nettoyer la place par des clients qui n'avaient pas d'argent. Ça faisait leur affaire et la nôtre aussi!»

ÉCONOMIE PARALLÈLE

Un client sans argent n'était pas rare. Pierre développait un business parallèle avec les objets offerts contre une dose. «C'était aussi un marché noir. Les clients arrivaient avec des télévisions, des manteaux de cuir, des bijoux. Des objets de 300 à 400\$ que j'achetais pour 20\$, le prix d'une dose.

Quand un client venait avec des jouets d'enfants, je refusais. Je me sentais trop mal. Mais d'autres acceptaient.»

Pierre voyait défiler des gens de toutes les classes sociales. Des danseuses, des hommes d'affaires, des avocats, qui envoyaient quelqu'un chercher la drogue. «Certains, qui venaient pour la première fois, semblaient avoir une belle situation. Ils avaient de l'argent et venaient une ou deux fois par semaine. Puis trois, puis quatre, pour finalement venir tous les jours. Ils étaient pris au piège et comptaient sur moi pour les soulager de leur douleur. Ils me voyaient comme un docteur qui allait les guérir. Ils paraissaient bien, avec de beaux vêtements, de belles voitures, de belles conjointes. Après 2 mois, ils n'avaient plus rien. Ils étaient à la rue. Je regardais ça et je me disais: il faut que j'arrête, je ne peux pas être responsable de ces zombies. On me suppliait de donner de la drogue. On s'accrochait à mes jambes. Le manque en faisait pleurer. Tu as beau cacher tes émotions, être défoncé, ça te touche.»

Pierre aussi consomme au travail. C'est la raison pour laquelle il a accepté ce boulot. «Je me gelais tellement que je ne vivais pas ce que je voyais. J'étais absent. Je voyais des gens tout maigres, tout croches, qui se décomposaient alors qu'au début ils étaient pleins de force. On me proposait du sexe contre une dose mais j'étais incapable de le faire avec des femmes comme ça. J'ai vu tellement de gens malhonnêtes. Des couples se piquaient devant moi. J'ai été marqué quand j'ai vu un client venir avec sa femme et leur fils de 6 ans. Ils se sont piqués devant lui. Je me sentais tellement mal que je ne voulais plus qu'ils viennent à la piquerie s'injecter. Je leur vendais mais il fallait qu'ils aillent se piquer ailleurs.»

Un vendeur avec une conscience? «Il y a bien des choses que j'ai oubliées. D'autres que je ne veux pas dire. Je me sens trop mal, c'est trop dégueulasse. À travers toutes mes expériences, j'ai fait souffrir énormément de gens. Quand quelqu'un faisait une overdose, la plupart des autres s'en foutaient. Ils le laissaient crever. Dans la piquerie, il fallait les sortir et les mettre dans la ruelle pour éviter que la police ne débarque à l'appartement. C'est très criminel, comme endroit. Je vendais beaucoup, je travaillais pour des gens importants. Mais c'était juste une affaire d'argent, pour eux. Ils s'en foutaient que je crève.»

INJECTION SUPERVISÉE

Pierre a cessé de consommer au début des années 1990. Depuis, il s'est beaucoup intéressé à la condition des gens qui, comme lui, ont vécu l'enfer des drogues dures. «Un héroïnomanie vit plus le jour que la nuit. Quand il se réveille, la première chose qu'il fait, ce n'est pas aller aux toilettes, prendre sa douche ou déjeuner, il prend plutôt sa seringue et se pique. Après,



ILLUSTRATION: Janie Richard

il peut aller travailler. Certains en prennent une fois par jour, d'autres ça peut être deux. C'est comme ça qu'arrivent les overdoses. Ils essaient d'en faire plus que ce que leur système peut supporter.»

Autre problème qui peut mener à une overdose: la nouvelle drogue qui sort sur le marché. Quand Pierre mettait la main sur une nouvelle sorte qu'il ne connaissait pas, il coupait ses doses de moitié pour l'essayer. «Au milieu des années 1990 est arrivé de Vancouver le *China White*.

C'était beaucoup plus fort que ce qui existait. En une semaine, il y a eu environ 30 overdoses.»

Pierre est ouvert à l'idée des sites supervisés. Il a lu ce qui s'est écrit à ce sujet. «Au Portugal et en Espagne, ça marche fort, les sites supervisés. L'Espagne est le pays en Europe où il y a le plus d'héroïnomanes. On a été obligé d'ouvrir ces sites parce qu'on trouvait des seringues partout dans les villes. Dans ces sites, il y a de petites chambres munies de caméras pour surveiller si les

gens font une overdose. C'est une bonne manière de garder le monde en santé, le virus du sida se propage moins, il y a moins de seringues dans la rue. Et comme ils sont dans un centre spécialisé plutôt que dans une ruelle, il n'y a pas d'enfants qui pourraient les voir.»

Dans un site supervisé, l'héroïnomane est en présence d'anciens toxicomanes, de médecins, d'infirmiers et de travailleurs sociaux. Ce qui permet au junkie de rencontrer un personnel outillé pour lui venir en aide. «En même temps, ça permettrait de trouver d'autres solutions ou remèdes. Aujourd'hui, tout ce qu'il y a, c'est la méthadone. Ça constipe, ça touche le foie, ça endort. J'ai connu du monde qui, après avoir bu leur jus (méthadone), ont pris leur voiture et sont morts dans un accident car ils se sont endormis au volant. C'est dans la 1^{ère} demi-heure que c'est dangereux.»

Dans un site, au contraire d'une piquerie, les gens pourraient rester plus longtemps et obtenir des conseils. «Il serait possible d'aider les couples parce que plusieurs le font ensemble. Les employés du site pourraient leur dire comment aider l'autre si l'un fait une overdose. Avoir un savoir de plus que celui de se piquer, ça ne peut pas faire de mal. Ça éviterait des overdoses.»

SE SHOOTER À L'EAU SALE

Fournir des seringues stérilisées aux héroïnomanes est une solution qui va de soi, pour Pierre. «Quand tu es dopé, tu t'en fous d'attraper le sida, de mourir. Tu n'y penses pas. Quand tu es junkie, tu es tellement gelé que, si tu as besoin d'eau pour te shooter et que tout ce que tu trouves c'est de l'eau de la toilette ou même l'eau sale d'une flaqué dans la rue, tu la prends. Moi, je faisais attention de ne pas prêter ma

seringue à ceux que je ne connaissais pas. Utiliser la seringue d'un autre, c'est la meilleure façon de contracter le sida.»

L'ancien héroïnomane espère qu'avec un site dédié aux junkies le suivi sera meilleur et que les médecins seront plus humains. «Ce que je vois, c'est de la signature de paperasse. Ça ressemble plus à des numéros qu'on accole à des êtres humains. J'aimerais voir une relation autre que juste un médecin et une carte soleil. Qu'ils posent des questions. Ils sont rares ceux qui vont au-delà. Moi, ça fait 20 ans que j'ai le même médecin. J'ai pu établir une très bonne relation.»

Pierre sait bien que le sort des junkies laisse une grande partie de la population indifférente. Pourtant, il est la preuve vivante qu'il est possible de passer de zombie à un être de lumière.

Référencer son blogue

9.95\$ (+ 2.50\$ TAXE ET TRANSPORT)

Comment assurer d'être bien référencé pour votre blogue? Comment fidéliser les internautes? Comment augmenter son trafic? Comment interagir avec les internautes qui commentent votre blogue?

Le référencement d'un blogue répond à quelques règles de base très simples. Ce guide les vulgarise et vous présente des outils simples et gratuits pour vous permettre d'être vu et lu sans avoir à vous casser la tête avec de lourdes méthodes de référencement.

RAYMOND VIGER FORMATEUR AGRÉÉ PAR LA CPMT

**Disponible aux Éditions TNT. 4233 Ste-Catherine Est, Mtl. Qc. H1V 1X4.
(514) 256-9000. Sur Internet sur www.editionstnt.com**



EN FÉVRIER 2009, REFLET DE SOCIÉTÉ PUBLIAIT LE TÉMOIGNAGE DU RAPPEUR LUNATIQUE. LE JEUNE HOMME FAISAIT SA SORTIE DU PLACARD OFFICIELLE. HOMOSEXUEL DANS UN MILIEU, LE HIP-HOP, QUI DÉNIGRE CETTE ORIENTATION SEXUELLE, LE COMING-OUT DE LUNATIQUE A EU UN IMPACT LOURD DE CONSÉQUENCE POUR DALI, UN RAPPEUR QUI A COLLABORÉ AVEC LUI.



Intimidation

Le rap n'aime pas les gais

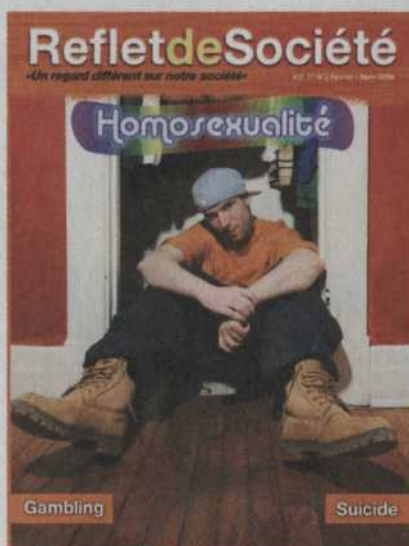
DOMINIC DESMARAIS

Dali, originaire du Lac Saint-Jean, emménage à Montréal à 17 ans pour rejoindre son père. Grand fan de hip-hop québécois, le jeune jeannois veut vivre sa passion.

À 20 ans, en passant devant les locaux de CHOQ.FM, la radio de l'Université du Québec à Montréal, il aperçoit un adulte habillé en hip-hop. C'est Ricardo, l'animateur de l'émission de rap *Trinité Radio*, que Dali écoute religieusement. L'enthousiasme du jeune homme, et sa grande connaissance du rap québécois, lui valent une offre d'emploi. «Il m'a pris comme co-animateur! Même si je n'avais aucune expérience, que je faisais des fautes de français.»

Dali remplace Lunatique, un rappeur nomade qui est parti vivre un temps au Saguenay. Lorsque le voyageur revient à Montréal, à l'hiver 2008, il reprend sa place à *Trinité Radio* aux côtés de Ricardo et de cet animateur qui connaît tout de la culture hip-hop. «On était les 3. Mais Lunatique et moi, on ne s'entendait pas super bien. Pour lui, j'étais un étranger. Il n'appréciait pas trop ma présence.»

Ricardo avait prévenu Dali de l'orientation sexuelle de Lunatique. «Ça ne me dérangeait pas, qu'il soit gai. Pour moi, un homosexuel, c'est quelqu'un d'efféminé. Alex Perron, des Mecs Comiques, c'est l'image que j'avais d'un gai. Lunatique ne correspondait pas à cette idée préconçue que j'avais. En fait, je ne connaissais rien!»



LE FAMEUX COVER QUI CRÉA L'IRE DU MILIEU HIP-HOP QUÉBÉCOIS ET LE MALHEUR DE DALI ET LUNATIQUE

UNE IMAGE QUI COLLE

Parallèlement à ses émissions de radio, Dali fait des spectacles, écrit des chansons. Il veut se faire connaître. Il flaire l'opportunité de collaborer avec Lunatique dont la réputation est plus solide que la sienne dans le paysage québécois du hip-hop. «Certaines personnes m'ont dit de ne pas collaborer avec Lunatique parce que l'homosexualité n'est pas acceptée dans le hip-hop. Mais en 2008, les gens ne savaient pas qu'il était gai.»

Afin de promouvoir son album qu'il entend sortir en avril 2009, Dali fait des vidéos de ses chansons qu'il met en ligne sur YouTube et qu'il envoie via Facebook. En mai 2009, la vidéo de *Maître du destin* est diffusée. Deux mois après la sortie du placard officielle de Lunatique dans les pa-

ges de *Reflète de Société*, la vidéo attire 14 000 curieux qui veulent voir l'homosexuel, cet être qui détruit l'image du hip-hop. «Ça s'est déchaîné. Sur les forums Internet, il y avait beaucoup de préjugés qui discriminaient Lunatique. On disait que les homos n'ont pas leur place dans le hip-hop. On se posait des questions sur mon orientation sexuelle. Sur les forums d'échange, Lunatique se défendait. Et ça m'incluait. Parce qu'il y avait plusieurs commentaires désagréables à mon endroit. Que ce soit sur ma collaboration avec un homosexuel ou sur mes textes et ma façon de les rendre.»

Dali passe des moments difficiles. Lui qui ne cherchait qu'à prendre sa place dans le hip-hop est conspué et ridiculisé par le milieu. «À Montréal, dans les ligues de battle de rap, certains parlaient de nous dans leurs textes. T'es en arrière de Dali quand Lunatique échappe son savon. T'es en sandwich entre Dali et Lunatique. T'es juste connu dans le milieu gai.» Les rappeurs s'en donnent à cœur joie. Ils déversent leur homophobie contre Lunatique et Dali. C'est la folie. Sur les forums, dans les *battles* et même dans des chansons de rap, on dénigre les deux artistes.

HOMOPHOBIE

Dali est étiqueté gai. Il essuie les remarques désobligeantes de jeunes dont la passion est de parler, de s'affirmer. Il doit se défendre seul alors que Lunatique part pour quelque temps à Calgary. «Il n'a pas quitté Montréal parce que c'était

trop dur pour lui, mais parce qu'il est un nomade. Mais avant qu'il ne s'en aille, il s'est bousculé avec un autre rappeur, dans un bar. C'était un geste homophobe. Plus tard, lors d'un événement hip-hop, j'ai revu celui qui avait poussé Lunatique. Je suis allé le voir pour lui demander pourquoi. "Parce qu'il m'énervait et parce que les gais n'ont pas leur place dans le hip-hop au Québec" a été sa réponse. Ça s'est terminé en engeulade. Après, un de ses amis m'a donné un coup de coude au visage. Le gars disait que j'encourageais l'homosexualité dans le hip-hop, que ce n'était pas normal, les homosexuels. Moi, je ne suis pas gai. Je ne peux pas défendre Lunatique. Mais je donnais mon point de vue. Qu'on avait une émission de radio ensemble. Que je m'entendais bien avec lui. Qu'il avait habité au Saguenay alors que je venais du Lac Saint-Jean. »

«Ça a atteint ma réputation à travers le Québec. Ce n'est pas plaisant. On m'en parle encore aujourd'hui. Ce n'est pas mon orientation sexuelle mais on m'y associe. Je n'ai pas de remords. Et ce n'est pas ce qui va m'empêcher de continuer à faire de la musique. Même si ce n'est pas une situation agréable, ça m'a fait connaître. Ça m'a donné de l'exposition. Les gens ont été voir la vidéo. Et dans mes chansons, je m'en inspire. Je vais continuer même si on ne m'aime pas.»

TOURNER LA PAGE

Dali est persévérant. Malgré les insultes et le mépris qu'on lui adresse, il ne se terre pas chez lui. Il aime le hip-hop et continue de se présenter aux événements. «Des artistes se sont excusés. Ils m'avaient nommé dans des *battles* ou des chansons. Mais parce que j'ai continué à supporter le mouvement, ils savent que je ne quitterai pas la scène. Si un artiste fait un spectacle et qu'il a été dur envers

moi, il va quand même me voir à son événement si je sens qu'il a tourné la page. Maintenant, je veux m'imposer plus dans mes chansons. Ils savent qui est Dali. Ça m'a fait connaître. À moi d'en profiter pour qu'ils écoutent ma musique.»

Dali a reçu un appui de Caya, un rappeur qui a été intervenant jeunesse à Longueuil. «Il est connu à travers le Québec. Il organise plusieurs spectacles sur la Rive-Sud. On a une bonne chimie. Il me donne son appui. Il a collaboré sur mon 3^{ème} CD. Il y a des gens qui lui avaient dit ne pas le faire, puisque j'étais associé à Lunatique. Il s'en est foutu. Mais le milieu est encore homophobe. Ça n'a pas changé.»

Quant à Lunatique, Dali ne le voit plus. «Il n'est plus dans le hip-hop. Il ne va plus dans les bars. Il est plus

tranquille qu'avant. Je ne sais pas si c'est à cause de son *coming-out*. Mais je ne collaborerai plus avec des artistes homosexuels. J'ai une réputation à préserver. J'ai eu trop de mauvaises expériences. Je n'ai pas envie de replonger dedans. Je n'ai rien contre eux. Je suis pour leur liberté, pour qu'ils puissent vivre comme ils l'entendent. Mais j'ai eu plus de difficultés à me trouver une place dans les spectacles à cause de ça.»

Dali n'est pas amer. Mais il se serait passé de ces histoires qui l'ont fait souffrir. Comme tout jeune de son âge, comme tous les membres de la culture hip-hop, il cherche à être reconnu par ses pairs. Ces artistes qui l'ont insulté n'ont pas réussi à le pousser hors de sa passion. Dali reconnaît que certains sont meilleurs que lui en rap «mais je n'arrêterai pas pour eux.»



Gambling

Retour à la case départ

DOMINIC DESMARAIS

Pour régler ses problèmes de jeu compulsif, Ali a tout tenté. La première fois, en 2006, Ali s'est rendu dans un établissement de Laval pour une thérapie d'un mois, à raison de 2 rencontres par semaine. Il venait de dérober 3400\$ à son frère et était prêt à tout pour se faire pardonner. Mais la première tentative ne fut pas la bonne. «Ça n'a rien changé. J'avais encore l'obsession du jeu. Alors j'ai demandé à suivre une thérapie à l'interne pour 3 semaines. J'ai été abstinent pendant 6 mois parce que j'étais alors entouré de ma famille. Il y avait toujours du monde avec moi. On faisait attention à moi.»

Mais l'envie de converser avec les machines vidéopoker est irrésistible. Ali rechute. «Peut-être que je n'ai pas fait tout ce qu'il y avait à faire, comme me tenir éloigné des bars où il y a des machines», reconnaît-il. À cette époque, Ali avait un emploi. Les 6 mois d'attente lui ont permis de se renflouer. «Le jeu est revenu plus fort que jamais. C'était devenu un besoin. Je ne peux pas me l'expliquer...»

ABSTINENCE

Le jeu revient dans la vie d'Ali et ses vilaines habitudes refont surface. En 2007, Ali vole encore son frère. «Je ne suis pas allé tout de suite en thérapie. Je venais de rencontrer une fille. J'ai plutôt déménagé chez elle à La Prairie pour m'éloigner, me changer les idées. Je travaillais 6 jours sur 7 dans la restauration,

à Delson. Je m'absténais. Je ne ressentais pas le besoin d'aller jouer jusqu'à ce que ça aille mal dans le couple. J'ai recommencé à jouer.»

Ali dépense tout son argent, ce qui cause encore plus de frictions dans sa relation. Il revient à Montréal moins d'un an plus tard.



À son retour, il décide de consulter un psychiatre à l'hôpital Louis-Hyppolyte Lafontaine. Il en sort déçu. «Ça n'a pas donné grand-chose. Il a tout mis sur ma faute. C'est moi qui voulais aller jouer. Pour lui, ceux qui mettent la faute sur leur enfance, il n'y croit pas. Tu es responsable, tu veux jouer, tu y vas. C'est ta faute.»

RECHUTE

Ali est bien embêté. Malgré son bon vouloir, le jeu l'obsède toujours. Sa famille décide de l'envoyer vivre en plein désert marocain pendant 7 semaines. «Ils pensaient que ça m'aiderait, un endroit sans machines à sous. Ils pensaient que ça me guérirait. Dans le désert, ce n'était pas la joie. Mais j'ai réussi à oublier le jeu. Mais quand j'ai senti que mon retour était imminent, j'avais hâte d'aller au casino. Je niais, je mentais sur mon envie de jouer, sur le fait que j'allais jouer sitôt rentré.» Le lendemain de son arrivée, Ali ira dans un bar dépenser 750\$ dans une machine vidéopoker.

Le jeune homme est bien décidé à trouver un remède à ses problèmes. Il entend parler du centre Dollar Cormier qui offre un an de suivi, à raison d'une rencontre par semaine. Sur les conseils des intervenants, Ali assiste également à des réunions de Gamblers Anonymes (GA). «Mais le jeu était toujours en moi. Parfois, après les rencontres, j'allais jouer. C'est con, mais quand j'allais jouer ces temps-là, je gagnais tout le temps. Quoiqu'on n'est jamais gagnant, à jouer. Parce qu'on finit toujours par en remettre plus que ce qu'on gagne. J'en ai parlé, aux intervenants de Dollar Cormier, que je continuais à jouer. J'avais besoin de plus d'encadrement.»

En 2009, Ali suit une thérapie à l'interne à la Maison Jean Lapointe. «Je voulais un endroit plus solide pour m'encadrer, m'enfermer.» Ali y séjourne 3 semaines avec un suivi de 3 mois par la suite. «Je suis sorti de mes trois semaines cassé en deux. Je me suis débarrassé d'un boulet que je traînais depuis l'enfance. J'y ai appris à pardonner. À me pardonner. Je n'avais pas d'emploi, je me sentais malade.

«J'avais 14 ans. Mon frère avait la trentaine passée. Il m'a battu pendant que mes parents étaient à l'étranger. Il m'a battu de 15h à 21h. Il m'a donné des coups de genoux, il m'a brisé une chaise sur la tête. J'avais le visage tout boursoufflé, comme un éléphant. J'ai reçu des coups de ceinture dans le dos. J'étais coupé à vif.» - Ali

LE BOULET D'ALI

Avec les intervenants de la Maison Jean Lapointe, Ali réalise qu'il a refoulé beaucoup de rage parce qu'il a été élevé en se faisant battre. «J'ai été frappé pour étudier, pour aller à l'épicerie, pour prier. Tout ce que ma famille savait faire, c'est de me battre.»

Ali repense à cette journée où son grand frère l'a sauvagement battu. «J'avais 14 ans. Mon frère avait la trentaine passée. Il m'a battu pendant que mes parents étaient à l'étranger. Il m'a battu de 15h à 21h. Il m'a donné des coups de genoux, il m'a brisé une chaise sur la tête. J'avais le visage tout boursoufflé, comme un éléphant. J'ai reçu des

coups de ceinture dans le dos. J'étais coupé à vif. Le lendemain, j'étais incapable de m'asseoir. J'avais trop mal. Le pire, c'est que je ne l'avais pas vu depuis 8 mois!»

Son frère l'enferme dans la maison et le force à étudier. «Quand il rentrait, il venait me voir en me donnant une violente gifle derrière la tête, me demandant si j'avais bien appris mes leçons. La claque me faisait perdre tout ce que j'avais appris.

Alors comme il pensait que je n'avais rien fait de la journée, il en profitait pour me battre. J'ai été élevé en me faisant traiter de bon à rien.» Quand l'histoire vient aux oreilles de sa mère, elle tente de se poser en arbitre. «Peut-être qu'Ali l'a mérité?» Cette phrase est restée gravée dans la mémoire d'Ali. «Je le lui ai souvent reproché. Je l'ai mérité, c'est ça maman? T'étais même pas là, tu ne sais même pas pourquoi il m'a battu.»

Ali envie ses amis, la façon dont ils sont traités par leurs parents.

«Moi, on me forçait à apprendre mes tables de multiplication en une journée. Étudier sous la pression, manger sous la pression... Chez moi, c'était toujours ma faute. Ça ne servait à rien que je me défende. C'était une histoire entendue, j'allais quand même manger une volée. Te faire battre sans raison, quoi que tu fasses, il faut le vivre pour savoir comment ça peut affecter psychologiquement un être humain. C'était tellement *rough* chez nous.»

Il aura fallu bien des thérapies à Ali pour qu'il comprenne la rage qui ne le quitte jamais. Le jeune homme n'a pas encore fait la paix avec son enfance. Mais savoir qu'il a refoulé des traumatismes pourra le guider vers la guérison.

Chronique du prisonnier

Mon pire crime jamais puni!

JEAN-PIERRE BELLEMARE, PRISON DE COWANSVILLE

Je suis réveillé au milieu de la nuit à cause d'un horrible cauchemar. Ébranlé et tendu, je me mets à écrire ce mauvais rêve en souhaitant qu'au matin je pourrai y mettre un peu d'ordre. J'ai la certitude que je trouverai une explication qui m'éclaircirait.

La veille, en écoutant un documentaire, je découvre l'évolution de certaines espèces marines qui se transforment en espèces terrestres. Des scientifiques, grâce à l'étude de la morphologie, peuvent expliquer comment la nature a changé un poisson en un animal.

Un des rares exemples encore vivant de cette évolution est le coelacanth. Un poisson à l'allure préhistorique. Là où ses nageoires apparaissent on peut distinguer en arrière-plan des futures pattes, essentielles pour l'adaptation à la vie terrestre. C'est alors qu'une réflexion me traverse l'esprit. Où et quand aurais-je bifurqué du droit chemin? Comment me suis-je transformé en criminel? J'étends ma fameuse question sur une couverture de papier «LES SOURCES DU CRIME». Puis, je tente de m'enfiler une nuit de repos, qui s'avèrera un véritable cauchemar.

Dans mon rêve, je me retrouve au «super-max» (prison à très haute sécurité) entouré de 3 autres criminels à l'intérieur d'une petite cour. Histoire de tuer toute envie aux plus téméraires de prendre la poudre d'escampette, cette cour est entourée d'immenses murs de

béton recouverts d'une couronne de barbelés tranchants. Nous étions considérés comme les criminels les plus dangereux.

Alors que je marche en solitaire, les gémissements d'une chatte captent mon attention. J'aperçois un de mes codétenus maintenir d'une main une petite chatte et de l'autre, lui enfoncer des carottes dans l'arrière-train. Celle-ci hurle de douleur suppliant de ses yeux terrorisés qu'on lui porte secours.

Personne n'ose intervenir. L'indifférence totale. Pour ceux qui désirent survivre dans cet environnement barbare, c'est une carte essentielle à maîtriser. Un simple commentaire pour mettre fin à cette torture pourrait faire renverser la rage du tortionnaire sur le fautif. Qui voudrait risquer sa vie pour sauver celle d'une chatte? Dans cet enfer, toutes les formes de gentillesse, de sollicitude sont plutôt considérées comme de la faiblesse qu'on tente d'éliminer à la première occasion. Elle nous rappelle peut-être notre propre sensibilité que nous tentons d'étouffer quotidiennement avec toutes les drogues disponibles.

Je m'approche discrètement. Je découvre que la chatte donne naissance à une portée de minous adorables. Évidemment, tous dans une condition de santé précaire. Mon incapacité à les sauver et les protéger me gruge de l'intérieur en me rendant complètement fou. Je ne fais rien. L'instinct de survie domine mon cœur. Je me sens

déchiré de toutes parts et impuissant. C'est à ce moment que je me réveille tout en sueur.

RÉVÉLATION

J'avais lu qu'on pouvait trouver une réponse à une question difficile en écrivant sur un papier la question avant de s'endormir pour qu'au matin la réponse vienne spontanément. Sans même l'avoir planifié, j'avais mis en place une technique pour trouver une solution. Un problème vieux d'une trentaine d'années où se cachait un souvenir enfoui dans les abîmes d'un passé si douloureux que je l'avais littéralement effacé de ma mémoire.

Grâce à cet horrible cauchemar, je revisite une période significative de mon enfance avec suffisamment de distance pour y voir enfin clair. Ces images provenaient, en bonne partie, d'une époque bouleversante de ma vie où mes parents divorçaient. Ma mère eut l'ingénieuse idée de faire appel à nos professeurs pour nous héberger temporairement. Mes sœurs et mon frère furent tous recueillis par leur professeur respectif. Je ne sais pas comment ma mère a réussi l'exploit. Je lui lève mon chapeau.

Je me suis retrouvé dans une magnifique maison à Delson. Dès mon premier jour, je me souviens très bien de m'être fait épouiller (retiré les poux!). Un peu gêné, je me laissais faire. Jacqueline, la mère de cette famille, semblait bien au-dessus de ses vermines parasitaires. Rapidement, je me suis senti comme un membre à part entière de cette famille.

Rien ne manquait: piano au salon, deux voitures, bibliothèque de rêve avec une collection de bandes dessinées que même l'école ne possédait pas. J'explorais ce nouvel univers magique. J'aidais le paternel à faire la vaisselle tandis que Marie-Claude, l'unique fille de Jacqueline, pratiquait son violon. Un environnement idéal à tous points de vue pour le développement d'un enfant.

Prenant conscience de ma chance d'être là, je faisais tout pour plaire, pour me faire aimer. Je croyais innocemment que l'amour devait se mériter comme le salaire d'un ouvrier sur une chaîne de montage. L'amour inconditionnel m'était inconnu et ne m'est jamais apparu comme quelque chose de réaliste, même aujourd'hui. Malgré tout, mon futur semblait prendre une tout autre tournure... C'est là qu'une partie de ma vie allait se jouer. Me sentant totalement en sécurité, j'exposais toute ma candeur d'enfant tel un trésor inépuisable, inébranlable. Jusqu'au jour où la réalité vint fracasser cette naïveté avec une violence restée insurpassée jusqu'à ce jour.

RACINE DU MAL

La véritable maîtresse de la maison était une belle chatte angora qu'on couvrait de caresses et de bisous. Elle est enceinte, ce qui explique toute cette attention à son endroit. Par un beau matin, la petite princesse donne naissance à une magnifique portée de chatons. Marie-Claude et moi étions aux anges. Existe-il quelque chose de plus mignon que ces jeunes chatons?

La lune de miel prit fin quelques jours plus tard. Ces petites merveilles furent déposées dans un horrible sac brun en jute, puis transportées par les enfants à l'arrière de la voiture vers une destination inconnue. Marie et moi, nous faisons tout ce qui était en notre pouvoir pour tenter

d'apaiser les minous qui ne cessaient de gémir, appelant leur mère. Malgré notre bonne volonté, nous n'y sommes pas parvenus.



ILLUSTRATIONS: Janie Richard

Près d'un pont (mon père se suicidera plus tard en sautant d'un pont), la voiture ralentit en glissant légèrement sur l'accotement. Jacqueline se retourne puis m'ordonne sur un ton que je ne lui connaissais pas, de remettre les chats à l'intérieur du sac et de le refermer. Surpris par sa froideur, je m'exécute sans comprendre le but de la manœuvre. Dès que j'ai terminé, elle m'ordonne de prendre le sac et de le balancer avec sa précieuse cargaison en bas du pont. Dans ma tête, les fils se déconnectent, la lumière s'éteint pour les trente années qui suivirent. Le cours de ma vie venait de changer à tout jamais. À mon tour, je me transforme.

J'avais à peine neuf ans. Le crime grave que j'ai commis et pour lequel je n'ai jamais été condamné. Ce geste a profondément transformé ce que j'allais devenir. Et non pas pour le mieux.

Cette révélation a été tout un choc. Le voile avec lequel je percevais les décisions que j'avais prises durant ma carrière de mauvais garçon prit feu. Cette armure que j'avais construite se défaisait d'elle-même. Mon cœur d'enfant revoyait la lumière du jour avec une confiance renouvelée. Cet examen de conscience s'est avéré très fructueux pour mon épanouissement personnel. Je ne me sentais plus aussi coupable et responsable des choix et des gestes que j'avais commis au cours de ma vie.

J'avais pour la première fois une vision suffisamment juste de mon parcours et surtout de ma direction pour apporter les correctifs nécessaires à une transformation, à une évolution. Mes blessures noyées pendant autant d'années pouvaient maintenant sortir de l'eau pour marcher sur terre et se cicatriser.

C'est dommage qu'il m'ait fallu 25 ans d'incarcération pour comprendre cette partie de mon développement. Souhaitons que ma compréhension permette à d'autres d'éviter les mêmes erreurs. Mes plus plates excuses aux victimes.



Projet Safewalls

Un rêve de fou

DOMINIC DESMARAIS

Issu de l'imaginaire de deux jeunes québécois, le projet Safewalls associe des artistes internationaux au Cirque du Soleil. Après un vif succès, le projet se tourne vers les talents de la relève d'ici. Entrevue avec André et Yan, les deux concepteurs qui ont des idées plein la tête.

André ressemble à un enfant pris dans un corps d'homme. Expressif et enjoué, sa créativité est à l'image de sa chevelure: abondante et qui tire dans toutes les directions. Il parle beaucoup, toujours avec enthousiasme. Yan, lui, donne l'impression d'avoir les pieds sur terre. Moins volubile, il laisse son complice s'épancher en terminant ses phrases ou en rajoutant un éclairage nécessaire. Les deux se complètent à merveille.

Amis depuis près de 15 ans, ils ont créé le projet *Safewalls* pour le bénéfice de leur employeur, le Cirque du Soleil. Leur idée, simple en apparence, est d'associer des artistes de renom au Cirque par l'entremise de créations d'affiches pour les spectacles produits par l'entreprise québécoise.

«Le moteur de *Safewalls*, c'est l'opportunité que le Cirque donne à ses employés de développer leurs idées, leurs intérêts», explique André. Les deux amis, alors colocataires, se sont mis à rêver en réunissant leurs passions pour l'art et Internet. Leur employeur, qui encourage les idées, leur a permis de créer sans se limiter. «Le Cirque, ce n'est pas juste un spectacle. Il y a de la musique, des



AFFICHE POUR ZARKANA, PAR RON ENGLISH

couleurs, des formes. Le projet est un dérivé de ce qu'on faisait déjà.»

Avec *Safewalls*, André et Yan relient le passé du Cirque avec son présent. «Comme moyen promotionnel, le Cirque, à ses débuts, demandait à ses employés de placarder les affiches et crier sur la place publique pour annoncer un spectacle. Ça nous a fascinés. On voulait quelque chose d'authentique. Une collection d'affiches qui ont toutes le même format. On a 22 spectacles dans lesquels on peut aller chercher des univers différents», raconte Yan.

«La beauté de l'idée, c'est que chaque spectacle est vu différemment par chacun. Nous avons 17 œuvres originales. On donne carte blanche aux

artistes. Notre intention, c'était de choisir des artistes renommés. Comme ça, ces artistes sont associés au Cirque du Soleil.» Ces partenariats sont bénéfiques pour chacun. Les artistes reçoivent l'attention des clients de l'entreprise qui, elle, s'ouvre aux cercles de ces artisans. La renommée de l'un renforce celle de l'autre.

EXPÉRIENCES DU PASSÉ

L'idée de cette réunion entre le Cirque et les arts à travers *Safewalls* est venue de projets passés réalisés par les deux compères. Passionnés d'art et de création, André et Yan organisaient, en dehors du travail, des événements où les participants façonnaient un jouet à leur guise selon une thématique donnée.

«Tous les artistes devaient utiliser le même jouet. Le thème était libre ou, si on l'imposait, il était assez large, comme l'univers du cinéma, par exemple. Et on pouvait leur signifier le thème d'avance pour que les participants se préparent. Ou ils le savaient à la dernière minute et venaient sur place créer en deux ou trois heures leur œuvre. C'était toujours complet. Les gens attendaient avec impatience l'annonce du prochain événement. C'était drôle de voir des jeunes de 6 ans et des personnes de 75 ans créer ensemble», raconte André.

Pendant cette période, soit de 2006 à 2009, ils font la connaissance de talents prometteurs. Tous deux travaillent au Cirque mais ont besoin de projets à l'extérieur pour assouvir leur besoin de créer.

Grâce à Internet, les œuvres de leurs participants sont immortalisées. L'événement est terminé, le jouet tel que redessiné, rangé; mais son image demeure. André et Yan se familiarisent de plus en plus avec les possibilités qu'offre Internet. André, qui a étudié le e-commerce à HEC, expérimente cette nouvelle façon de faire. «Au début, on était limité à ce qui était offert sur le net. C'est une nouvelle habitude de consommation qui s'est créée. L'offre était limitée alors qu'il y avait plusieurs acheteurs en même temps. On a utilisé cette idée pour *Safewalls*.»

À partir de leurs expériences et de leurs passions, André et Yan peaufinent une idée qu'ils présentent à leurs supérieurs. *Safewalls*, dont le nom est inspiré des murs légaux pour graffiteurs, voit le jour. «Les gens ont tellement aimé notre parcours: deux employés qui proposent un projet à 7 directeurs et qui montent ensuite jusqu'au vice-président pour le présenter. Notre projet est utilisé en exemple pour dire que le Cirque est une maison d'idées. C'est notre passion, c'est pour ça qu'on a monté le projet. On le faisait sans être payés! Maintenant, on ne fait plus la différence entre notre travail et le réseautage. C'est notre vie aujourd'hui, ce projet», explique Yan qui ne compte plus les heures de plaisir qu'André et lui ont passées à matérialiser cette idée.

Avec *Safewalls*, ils choisissent des artistes qui vont recréer l'imagerie des spectacles du Cirque. «On leur demande de faire une version d'une affiche de spectacle et on limite l'offre pour la vendre. Pour nous aider dans notre sélection, on a pris certains spectacles. Par exemple, pour *Totem* à Londres, on a choisi des artistes anglais. En ayant un pays et un

spectacle en tête, on sait qui on veut. Et comme on ne veut pas d'œuvres du même style, on choisit des artistes différents. Les seules contraintes qu'on leur donne, c'est de suivre les valeurs du Cirque. Pas de violence, de sexe», explique André.

«Il n'y a rien de plus pur, de non censuré, qu'un studio. Ça en dit long sur l'artiste, son atelier. Ça nous permet de mieux le comprendre, de voir l'origine de certaines œuvres.» - Yan

Les deux complices entrent dans l'univers de la création et des artistes. Ils se lient d'amitié avec leurs collaborateurs qu'ils rencontrent dans leur studio. «Il n'y a rien de plus pur, de non censuré, qu'un studio. Ça en dit long sur l'artiste, son atelier. Ça nous permet de mieux le comprendre, de voir l'origine de certaines œuvres», raconte Yan, honoré par ces rencontres qui l'ont fait voyager un peu partout sur le



AFFICHE POUR OVO, PAR JASON LIMON

globe. «Ils deviennent des amis. Ils nous demandent ce qu'on pense de leurs œuvres même si ce ne sont pas celles qu'ils réalisent pour le Cirque. C'est flatteur de faire partie de leur univers créatif», ajoute André.

RETOUR AUX SOURCES

Safewalls, par l'utilisation d'artistes renommés à la grandeur de la planète, vise grand dès le début. L'idée est une réussite. «On s'est servi tout de suite de la notoriété du Cirque pour s'établir mondialement. On n'est pas parti petit! On a fait un coup d'éclat avec des artistes internationaux, on reçoit des courriels de partout, même d'endroits où le Cirque n'est pas présent», dit Yan avec fierté. Mais le projet, animé par les deux employés du Cirque, change de trajectoire. André et Yan, subjugués par le talent des gens d'ici, veulent mettre l'accent sur des artistes québécois.

«Là, on revient ici, plus petit, mais avec une marque déjà reconnue. Montréal, c'est rempli de gens hyper talentueux. On peut le dire, on a fait toutes les grandes villes artistiques! Et Montréal n'a pas à rougir», affirme André aussitôt coupé par son collègue. «Tout ce qui manque, ce sont les investisseurs. Et les acheteurs viennent de l'extérieur. Si *Safewalls* peut ouvrir les yeux des gens de partout et mettre la lumière sur le talent d'ici, tant mieux. Pour l'artiste, ça signifie plus de visibilité et plus de portes qui s'ouvrent.»

Les deux créateurs ont été impressionnés par leurs rencontres avec les artistes, d'ici ou de l'étranger. Visiblement marqués par la volonté et les efforts déployés par leurs collaborateurs, ils ont envie de les faire connaître. Avec *Safewalls*, le monde s'ouvre au talent. Des jeunes québécois sont prêts à prendre la relève.

Histoire simplifiée de nos déboires

La Bour\$e ou la vie!

RAYMOND VIGER

Pendant que des milliers et des milliers de citoyens font du *seat-in* devant les différentes instances économiques à travers le monde, je me permets ce petit commentaire sur la Bourse.

La Bourse trouve ses origines au 12^e siècle. Elle permettait de réguler et contrôler les dettes des communautés agricoles envers les banques.

En 1602, la Bourse s'officialise avec une première entreprise qui émet des actions et des obligations. L'objectif de la Bourse est de permettre le financement des entreprises avec l'émission de ces actions et obligations. La Bourse permet ainsi le développement de projets qui n'auraient pu se financer seuls.

Pour pallier les risques du marché, les produits dérivés ont été créés. Ceux-ci permettaient à un manufacturier de sécuriser les prix des matières premières essentielles à sa production. Pour un manufacturier ayant des clients ou des fournisseurs internationaux, les produits dérivés lui permettaient de se prémunir contre les variations des devises étrangères.

Les taux d'intérêts font aussi partie des risques que les manufacturiers devaient sécuriser. Les produits dérivés peuvent se résumer comme étant des ententes d'achat et de vente à des prix fixés à l'avance pour protéger les manufacturiers des variations de leurs coûts.

OUTIL DE DÉVELOPPEMENT

Jusqu'à là, la Bourse est un outil économique permettant de conserver un équilibre et une meilleure continuité des affaires. La Bourse est un lieu d'échange entre un épargnant qui prend le risque d'investir ses économies pour faire un profit honnête et une entreprise qui veut évoluer et prendre de l'expansion.

Bien que la Bourse ait été créée pour soutenir les emplois et le développement économique de notre société, ses vrais objectifs sont détournés aux mains de spéculateurs et de profiteurs. Parce que malgré les lois qui tentent de régir et d'encadrer cette Bourse, des spéculateurs, tels des serpents, continuent de s'y faufiler.

Au 18^e siècle, les marchés boursiers se multiplient avec la révolution industrielle, une période d'intense développement manufacturier et financier.

En 1970, en France, apparaissent les actions sur titres ou *stock-options*. Une rémunération pour les dirigeants d'entreprise payée en options d'achat. Le dirigeant peut, à une date ultérieure, acheter des

actions de l'entreprise qui l'emploie au prix d'aujourd'hui.

Deux objectifs motivent l'apparition des *stock-options*. D'une part, permettre aux entreprises qui démarrent d'engager de bons prospects et de les payer avec la plus-value qu'ils vont générer. D'autre part, permettre que la rémunération des hauts dirigeants soit proportionnelle aux résultats financiers qu'ils atteindront. Plus le dirigeant sera performant, plus ses actions prendront de la valeur.

OUTIL DE PERVERSION

Les abus sont ici tentants. Les gains en capital de vos actions sont moins imposés qu'un revenu d'emploi. Cela devient rapidement une évasion fiscale. De plus, quand le dirigeant qui exerce son option achète une action, son employeur collecte de l'argent de cette vente. Le dirigeant revend ensuite ses actions au simple citoyen.

Les salaires exorbitants des dirigeants ne sont pas payés par l'entreprise mais par le simple épargnant qui essaie de planifier une éventuelle retraite. J'ai beaucoup de difficultés à accepter et comprendre pourquoi un salaire n'est pas payé par l'entreprise mais par l'émission d'actions. J'ai encore plus de difficultés à accepter que l'entreprise collecte de l'argent avec la vente de ses actions. Avoir un employé est censé être

poste de dépense... pas de revenus!

Le dirigeant qui connaît bien son entreprise et qui sait qu'il va vendre ses actions va tout faire pour que la valeur de ses actions soit au maximum. Il n'a plus comme objectif la santé à long terme de l'entreprise, mais une plus-value à court terme, même si cela hypothèque son développement futur. Le citoyen qui achète cette action pour une plus-value à long terme se fait-il léser par une telle opération ?

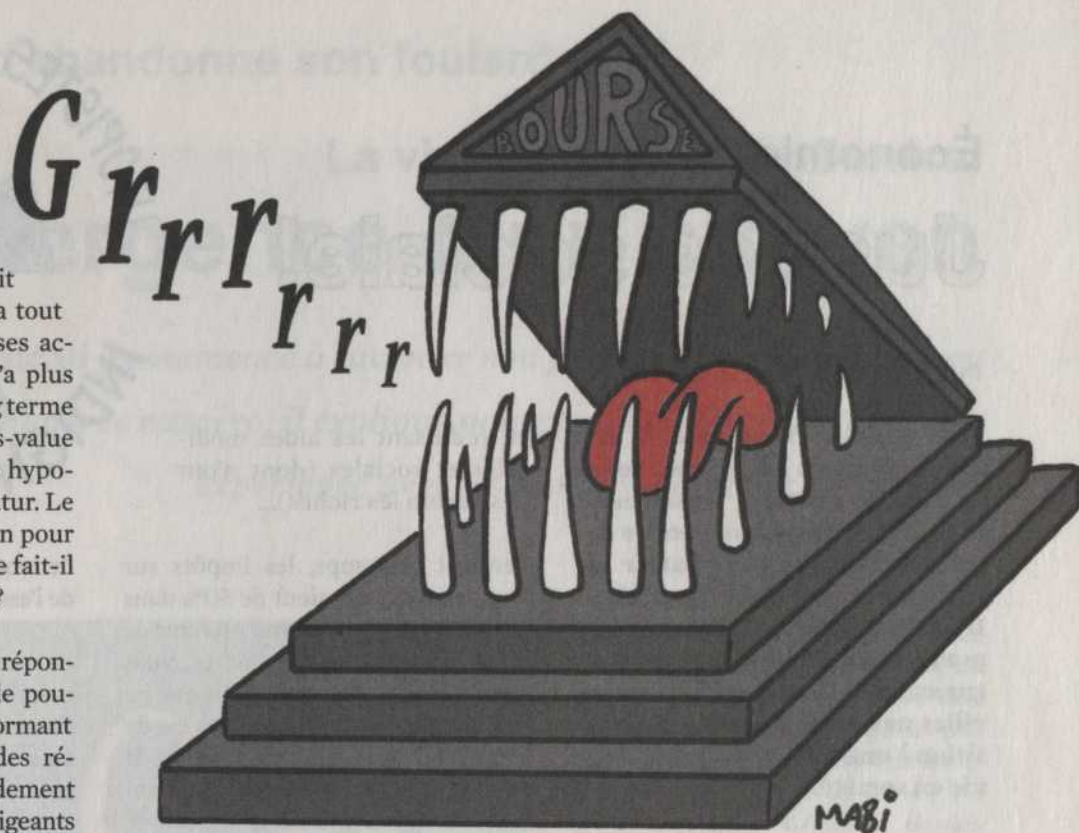
Même si les *stock-options* répondaient à un besoin honnête de pouvoir engager un dirigeant performant et de l'évaluer en fonction des résultats, nous sommes rapidement passés à une génération de dirigeants qui ne pensent qu'au rendement à court terme de l'entreprise, prête à sacrifier le long terme pour avoir un rendement rapide.

SCANDALES EN PRIME

Dans les années 1990, c'est l'euphorie totale. La bulle financière s'intensifie jusqu'en 2001 avec les scandales financiers d'Enron et de Worldcom. Suite aux abus que les *stock-options* ont provoqués, de nouveaux règlements sont votés en 2002 par le Congrès américain sous Georges W. Bush. Par la suite, les administrateurs sont de moins en moins enclins à accepter des pratiques contestables dans l'utilisation des *stock-options*.

Malgré tout, en 2006, un autre scandale financier éclate. Des entreprises antidataient, sans en avertir les actionnaires, la date de distribution des *stock-options* pour les faire coïncider avec le cours le plus bas de l'action.

Erik Lie de l'Université de l'Iowa a étudié les attributions



d'actions à des dirigeants de 7 774 entreprises entre 1996 et 2005. Sa recherche estime que 29,2 % des sociétés étudiées, soit 2 200 d'entre elles, ont antidaté leurs remises. De plus, Erik Lie souligne n'avoir découvert qu'une minorité des firmes coupables.

Toujours selon le chercheur Lie, un autre stratagème utilisé serait de faire coïncider la vente des *stock-options* juste après l'annonce de bonnes nouvelles concernant l'entreprise. Et qui décide de publier les bonnes nouvelles? Le dirigeant qui va vendre ses actions!

D'autres manipulations boursières font mal aux petits épargnants. Les courtiers, ces intermédiaires entre l'épargnant et les actionnaires, sont payés à la commission sur les achats et les ventes. Leurs priorités ont été trop souvent non pas le bien-être financier de leurs clients, mais l'achat et la vente pour faire plus de commission.

Les spéculateurs se retrouvent partout. Même du côté des banques. Attirés par le gain rapide et facile nous nous retrouvons avec des scandales tels que le papier commercial et autres illusions spéculatives.

OCCUPY... LA BOURSE

En 2011, des citoyens se rallient et occupent des espaces devant Wall Street et d'autres institutions financières à travers le monde. Bien que la Bourse ait été créée pour soutenir les emplois et le développement économique de notre société, ses vrais objectifs sont détournés aux mains de spéculateurs et de profiteurs. Parce que malgré les lois qui tentent de régir et d'encadrer cette Bourse, des spéculateurs, tels des serpents, continuent de s'y faufiler.

Le nombre de victimes de ces spéculateurs est encore plus grand que ce que nous pouvons voir en face de Wall Street et des instances financières mondiales. Avez-vous réservé votre siège pour le *seat-in*?

Économie

Justice sociale!

NORMAND CHAREST

Pour sauver l'économie, il n'y a pas d'autres solutions, selon la Banque centrale européenne (BCE) et le Fonds monétaire international, que d'appauvrir les pauvres et d'enrichir les riches. D'où l'indignation populaire, le mouvement des Indignés et l'occupation de lieux publics dans les villes pour manifester son opposition à une telle conception de la vie en société.

Bien sûr, les dirigeants de ces institutions n'expriment pas leur opinion de manière aussi directe, car elle se révélerait contraire à l'argument de «justice sociale» dont ils se réclament, eux qui se présentent simplement comme les serviteurs des États démocratiques.

Or, si le terme «démocratique» signifie un gouvernement du peuple, il ne convient plus à la réalité actuelle où tout le pouvoir est aux mains de la finance. Et il serait bien difficile de soutenir que celle-ci œuvre au service du plus grand nombre.

C'est ainsi que pour sauver l'euro il faudrait, selon la BCE, appauvrir le peuple. Comment? En augmentant les taxes, en réduisant les retraites pour tous, en reportant l'âge de la retraite (les ouvriers fatigués pourraient ainsi aider l'économie en mourant avant de toucher leurs rentes), en réduisant les salaires (mais pourra-t-on faire «rouler l'économie» si on ne peut plus consommer?), en augmentant le chômage par les licenciements,

en réduisant les aides médicales et sociales (dont n'ont pas besoin les riches)...

Pendant ce temps, les impôts sur les sociétés qui étaient de 50% dans les années 1980 sont maintenant de 33,3%, selon les taux affichés, mais en réalité ils ne sont souvent que de 7%. La hausse des dividendes est de 13%. Et les dirigeants bénéficient de généreux bonus, alors qu'ils licencient ou appauvrissent les employés et qu'ils augmentent sans cesse leur charge de travail. On justifie cela par la nécessité d'offrir une taxation aussi faible dans les pays développés qu'elle l'est dans les pays émergents, afin d'attirer les investissements.

En rendant tout cela abstrait, mathématique, on s'enlève toute responsabilité personnelle, politique ou sociale. On parle même d'«intérêt supérieur» auquel il faudrait se sacrifier et tant pis si cela coïncide, par hasard, avec celui des classes supérieures, ironise le *Monde diplomatique* (11/2011, p. 10).

Pour que l'on accepte plus facilement de se sacrifier à «l'intérêt supérieur», il faudrait au moins que toutes les classes sociales participent à l'effort de sobriété, y compris celles qui bénéficient des plus grands surplus.

Mais les réformes qui nous sont présentées en ce moment constituent une injustice sociale que l'on cache sous un langage abstrait et inaccessible. On veut cacher la réalité sous un mirage



de mots. Sinon, il serait bien difficile de l'assumer dans toute sa nudité.

Plus que jamais «l'argent mène le monde» et contrôle les gouvernements des États qui en dépendent. Une vraie démocratie n'est donc plus possible dans de telles conditions, puisqu'il n'est plus question de défendre les intérêts des populations, mais bien ceux de la finance.

En réaction à cette perte de pouvoir sur leur destinée, les populations manifestent, en Grèce, en Espagne et ailleurs. On voit des «Indignés» occuper les lieux publics à Francfort (siège de l'économie européenne), à New York, Londres, Paris, Toronto, Montréal...

Il est clair que toute l'économie et le système monétaire actuel reposent sur de fausses bases qui accordent plus d'importance à la spéculation qu'au travail lui-même, qu'à une compensation équitable entre les individus.

Comment pouvons-nous changer ce système, qui résiste à tous les changements puisqu'il détient tous les pouvoirs matériels? Nous ne le savons pas encore. Mais ce système monétaire risque de se détruire par lui-même, s'il nous demande de consommer davantage tout en gagnant moins par exemple, une aberration que l'on a soutenue temporairement par un crédit qui a lui aussi atteint ses limites...



Un *Blood* abandonne son foulard

La vie d'un *Blood* en Général Émergence d'un citoyen

En février 2011, Général a commencé à raconter son parcours au sein d'un gang de Montréal-Nord. Dans ce numéro, il explique pourquoi il a voulu partager son expérience avec les lecteurs de Reflet de Société.

DOMINIC DESMARAIS

Général a passé près de 15 ans de sa vie au sein des Rouges, un gang de rue. Il y a trouvé une deuxième famille, soudée par des liens très serrés. En quittant le gang, c'est toute sa vie qu'il perdait. Général devait faire ses adieux à ses amis, à l'argent, à la reconnaissance et à l'attention du sexe opposé. En exposant son cheminement délinquant, il prenait un gros risque : attirer l'attention alors qu'il devait se faire oublier.

Général ne s'est pas ouvert de façon désintéressée. S'il a bien voulu témoigner, c'est pour passer son message : il a changé de vie. «C'est une manière pour moi de crier sur les toits que je n'ai plus de liens avec les gangs. Que j'ai changé, que je ne veux plus être associé à ce milieu.»

Général espère faire d'une pierre deux coups. Que ses amis acceptent son départ et que ses ennemis le laissent tranquille. Mais le jeune homme reste lucide. Il reconnaît n'avoir aucun pouvoir sur la réaction de ses pairs. «Ils peuvent se dire que c'est des conneries, que ce n'est pas sérieux. Mes ennemis peuvent dire que je leur ai fait trop mal, qu'ils s'en foutent que j'en sois sorti ou pas.»





PHOTO: François Laplante-Delagrave

DES RÉACTIONS POSITIVES...

Certains de ses amis, membres de son ancien gang, ont lu ses témoignages. La plupart l'ont félicité. «Ils le savaient déjà que je voulais quitter. Ils voyaient mes démarches avant que les articles soient publiés. Mais j'avoue avoir eu peur de leur réaction. Je ne savais pas comment ils le prendraient. On m'a dit que si c'était ce que je voulais, de continuer dans cette voie.»

Quelques amis, avec qui Général était plus lié, lui ont fait des reproches. Ils se sont sentis abandonnés. «Ils m'ont dit que je les laissais tomber, que je ne les trouvais pas assez bons pour moi. Mais ce ne sont que des paroles. Ce n'est pas allé plus loin.» Général s'en tire plutôt bien. Il n'a reçu aucune menace de la part de son propre clan. «Quand ils ont vu que ça se limitait à mon histoire, que je ne balançais personne, ça les a rassurés. Ils avaient peur que je les pointe du doigt, que je raconte leurs histoires avec la mienne.» Général a fait bien attention dans ses témoignages. L'important, c'était

de parler de son propre vécu dans l'univers des gangs.

...MÊME CHEZ SES ENNEMIS

Général n'a pas poussé l'audace jusqu'à demander à ses ennemis ce qu'ils pensaient de sa sortie. Mais il a reçu quelques commentaires de ses rivaux qui l'encouragent. «Certains Bleus ont lu l'article. De ce qu'on m'a dit, ils ont compris que je quittais la vie de gang. On m'a fait savoir que je faisais bien. Certains m'ont dit bravo !»

Si les commentaires du milieu sont positifs, tant chez les Rouges que chez les Bleus, ceux qui lui viennent de son cercle intime sont moins encourageants. On lui dit qu'il s'expose trop, on a peur qu'il attire l'attention de la police, de son gang et de ses ennemis. «Ils n'étaient pas d'accord. Pour eux, le meilleur moyen, si je veux en sortir, c'est de déménager, de fuir.» Général s'y oppose. Il ne veut pas traîner ce poids toute sa vie, peu importe la ville dans laquelle il s'arrêtera. Par son témoignage, il cherche à s'af-

franchir de son passé plutôt que de le traîner partout avec lui.

NOUVEAU LEADERSHIP

Du temps où il faisait partie des Rouges, Général était vu comme un leader incontesté. Même aujourd'hui, les plus jeunes savent qui il est. En partageant son histoire, il espère rejoindre ces jeunes. «Je veux montrer à ceux qui veulent changer que c'est possible. Si j'ai réussi, eux aussi le peuvent. Plusieurs veulent s'en sortir mais ils ne savent pas comment.»

Depuis que son intention de quitter la vie de gang est publique, des jeunes qui gravitent dans le milieu lui ont posé des questions. «On veut savoir comment je fais pour survivre maintenant que je ne fais plus d'argent. Si ça vaut la peine de sortir du gang. La réponse est oui même si certaines choses me manquent. Mais ça vaut la peine juste pour se lever le matin sans tous ces problèmes.»

Par «problèmes», Général entend la violence et la haine qui le tenaillaient, les décès de ses amis et la possibilité qu'il fasse lui aussi partie des victimes, la peur de passer un long moment en prison.

AUTONOMIE RECHERCHÉE

À ceux qui lui demandent comment il fait pour survivre financièrement, Général ne sait quoi répondre. Il n'a pas encore trouvé la solution. Chaque jour, il passe des entrevues pour se trouver un emploi. «J'ai de la difficulté à payer mes factures. C'est la première fois de ma vie que ça m'arrive.» Le jeune homme sait qu'il pourrait aisément faire un coup d'argent pour faire disparaître ses tracas monétaires. L'idée lui est déjà venue. C'est d'ailleurs l'option qu'il avait choisie lors de sa première tentative de couper les liens avec son gang. «Ce qui m'en empêche aujourd'hui, c'est que je ne veux pas



y remettre les pieds. Je ne veux plus vivre avec ces risques. Je m'attendais à ce que ce soit difficile.»

S'intégrer au marché du travail est un défi de taille. Général commence à peine à s'adapter. Il doit changer ses habitudes. «Avant, quand il fallait que je fasse de l'argent, j'y allais à mon rythme. Si je voulais me lever en après-midi, ce n'était pas grave. Là, je dois me conformer aux règles des autres plutôt qu'aux miennes. Je ne suis pas dans un milieu où je n'ai qu'à m'imposer pour obtenir ce que je veux. La transition n'est pas facile mais c'est faisable.»

Général ne peut plus compter sur un réseau d'amis comme avant pour lui venir en aide s'il a besoin d'argent. Son cercle est plus restreint, les occasions sont plus limitées. «Avant, j'avais une dizaine de portes de sortie si j'avais besoin d'argent. Aujourd'hui, je n'ai que mes proches et quelques amis fidèles. J'apprends à vivre seul. Ce n'est pas facile.»

Général apprivoise la solitude. Lui qui a toujours été entouré d'amis, à festoyer sans demi-mesures, apprend à cheminer par lui-même et pour lui-même. Il était célèbre dans son milieu, le voilà devenu anonyme. Il prend plaisir à aider des jeunes qui ont un parcours similaire au sien même s'il n'a que de l'écoute à leur donner. «Je me vois dans leurs histoires. Et ce n'est pas comme si je ne connaissais rien à ça!»

Il leur raconte ses difficultés et ses victoires. Il n'a pas toutes les réponses, il se cherche encore. À ceux qui n'ont pas encore intégré un gang, qui gravitent autour, il explique le stress que ça apporte. «Je dois toujours faire attention. Dans ce milieu, tu ne sais jamais ce qui va

se passer. Je dois encore avoir des yeux derrière la tête et je ne vais pas n'importe où.» Même libre, Général ne peut se rendre où bon lui semble. Ce qui a un impact sur ses proches quand ils l'accompagnent.

«Avant, j'avais une dizaine de portes de sortie si j'avais besoin d'argent. Aujourd'hui, je n'ai que mes proches et quelques amis fidèles. J'apprends à vivre seul. Ce n'est pas facile.» - Général

Le meilleur conseil qu'il peut donner, c'est de se trouver un autre gang... plus positif. «La chance que j'ai eue, c'est d'être tombé sur du bon monde qui m'ont donné ma chance. C'est ce qui me pousse à continuer. Sinon, je ne sais pas où j'en serais. Au Café-Graffiti, personne ne me juge. On me soutient. J'ai quitté un gang de rue pour un autre type de gang où on s'entraide pour vivre dans la joie. Ça m'aide beaucoup. Et quand j'en parle avec

un jeune, je me sens mieux placé qu'un intervenant parce qu'on a le même langage.»

RAP RÉDEMPTEUR

Pour Général, le meilleur moyen de sensibiliser les jeunes contre les gangs est la musique. «Le hip-hop est un style musical très fort chez les adolescents. Ils écoutent plus à travers la musique qu'en échangeant par la parole. Plusieurs entrent dans les gangs pour vivre ce que leur fait ressentir la musique. C'est un bon moyen pour les toucher.» Général, qui a fait l'éloge de son gang par la musique, change de direction. Il veut exprimer ce qu'il vit présentement, ce qu'il observe avec le peu de recul qu'il a des gangs.

Général a fait beaucoup de chemin depuis qu'il a quitté l'univers des gangs. Il se réajuste à un mode de vie qui lui était étranger. Il vit le stress de se trouver un emploi comme bon nombre de gens. Il ne s'en rend pas compte, mais il désire, comme chacun, conserver son originalité.

DVD Gambling

20\$ + 6\$
(taxes et frais de transport)

**La réalité sur les jeux de hasard,
un outil de discussion pour les jeunes.**

ÉDITIONS TNT

Le documentaire explore différents aspects du jeu compulsif: tentation, perte de jugement, perte de ses moyens financiers, relations détruites par le mensonge...

Le DVD se prête parfaitement au cadre scolaire ou à un groupe de discussion. Voyez Biz de Loco Locass, Éléonore Mainguy, ancienne croupière et Did Tafari Bélizaire, joueur compulsif devenu paraplégique après une tentative de suicide, s'exprimer sur le gambling.

4233 Sainte-Catherine Est, Montréal QC, H1V 1X4

www.editionstnt.com (514)256-9000 ou 1-877-256-9009

Le Refus Global

Un cri de liberté

LUC DUPONT

Vous connaissez le Refus Global? Il s'agit d'un manifeste de protestation signé par 16 artistes québécois qui rêvent de transformer leur société. De la rendre plus sensible aux beautés qui sont la substance même de notre âme. Pour y arriver, ils posèrent un acte de liberté.

EXTRAIT DU REFUS GLOBAL

«Un nouvel espoir collectif naîtra»

«Les forces de la société nous reprochent nos excès comme une insulte à leur mollesse à leur bon goût.

Elles nous soupçonnent de n'être que des révoltés.

...nous protestons contre ce qui est, mais dans l'unique désir de le transformer:

Fini l'assassinat massif du présent et du futur

Les frontières de nos rêves ne sont plus les mêmes

Faites de nous ce qu'il vous plaira, mais vous devez nous entendre.»

Ces mots écrits avec fougue et avec colère, mais si pleins d'idéal et d'espérance, sont tirés d'un texte intitulé *Refus Global*. Qu'est-ce que le *Refus Global*? Un grand texte de protestation, de dénonciation; c'est un «manifeste» comme dans le mot *manifestation*.

Il a été écrit en 1948 par Paul-Émile Borduas (1905-1960), un peintre québécois. Il est aussi le fruit de la réflexion de 15 artistes, très jeunes, huit gars et sept filles, dont la moyenne d'âge ne dépassait pas 26 ans. Un photographe, deux écrivains, six peintres, deux comédiennes, une décoratrice, trois danseuses et chorégraphes.

Un certain nombre d'entre eux étaient déjà des élèves de Paul-Émile Borduas, professeur de dessin à l'École du meuble de Montréal; d'autres, des amis de ces élèves à l'École des Beaux-arts.

UN OUI... EN FORME DE NON!

Au début des années 1960, l'écrivain Pierre Vadeboncœur (1920-2010) décrit en quelques mots ce que fut le *Refus Global*: «Ce fut un énorme «oui», qui prit l'enveloppe d'un «non».

Le «non» signifiait «refus» de toutes ces vieilleries, ces arriérations, ces limitations à la parole et à l'initiative, qui empêchaient le Québec d'alors de se développer comme un peuple normal dans la Modernité du monde. On interdisait par exemple aux artistes de peindre des nus, de danser, de lire certains livres, bref on manifestait au Québec une pudibonderie excessive... Pourquoi? Par crainte, disait-on, que les jeunes «perdent leur âme».

Et pourquoi parlait-il d'un «non» en forme de «oui»? Parce que derrière le «non», se déployait un

«oui» tout aussi entier, une «acceptation globale». Acceptation de quoi? D'une nouvelle ligne de pensée pour le Québec: c'est-à-dire un énorme «oui» à la jeunesse, «oui» à l'art, «oui» à l'innovation, «oui» au courage d'être, «oui» au renouvellement du monde.

Pierre Vadeboncœur est le premier à avoir vu cela. Il faisait partie de ces écrivains, déjà actifs au milieu du 20^e siècle, qui, par leur articulation d'une pensée de liberté, préparèrent les Québécois à leur Révolution tranquille.

L'ARTISTE RÉVOLUTIONNAIRE

Mais qui était Paul-Émile Borduas? Cet homme fut le premier artiste réellement révolutionnaire qu'ait produit le Québec du 20^e siècle.

Né à Saint-Hilaire en 1905, le jeune Borduas avait développé son art au contact du grand Ozias Leduc (1864-1955), un peintre en art sacré qui mettait son talent dans la décoration intérieure des églises du Québec.

Le hasard amena ensuite Borduas à enseigner à des enfants du niveau primaire, où il sut cerner, chez ses jeunes élèves, un trait capital: la grande spontanéité. «Les jeunes, c'est connu, ont besoin d'une extériorisation abondante, sans entrave», disait-il. De là, il extrapola la règle suivante: il faut laisser libre l'instinct de création des individus.

Dans un Québec qui se méfiait alors comme du diable de l'instinct, l'as-

sociant immédiatement aux débordements sexuels, cet acte de liberté avait quelque chose de provocateur.

Au début des années 1940, Borduas déménage dans une autre institution, l'École du meuble, et enseigne à des élèves plus vieux (de niveau cégep, dirait-on aujourd'hui). Il y est responsable du cours de dessin technique, mais son enseignement va infiniment plus loin, sort des sentiers battus, au grand dam de la direction de l'École... «Il y prône l'abandon des exercices mécaniques, des imitations et des singeries, et la valorisation de l'expression personnelle.» (F.M. Gagnon)

À ce moment-là de sa vie, l'artiste Borduas traverse une crise... de création. La peinture figurative, naturaliste, ne lui convient plus. Encore moins celle de l'art sacré. Il cherche à en sortir, à s'émanciper vers l'abstraction, un genre pictural que rejettent avec véhémence les principales écoles d'art du Québec. Or, ce sont ses jeunes élèves qui aideront «le professeur Borduas à devenir l'artiste Borduas.» (R. Viau)

DANS L'ATELIER DU PEINTRE

Borduas avait pris l'habitude de les recevoir chaque mardi soir à son atelier de la rue Mentana, près du Parc Lafontaine à Montréal. Les peintres y apportaient leurs œuvres, leurs dessins, et lui les étalait sur le plancher pour que tout le monde puisse en discuter librement.

Borduas, comme Léonard de Vinci (1452-1519), croyait aux intuitions profondes qui habitent les artistes. Il rappelait parfois ce que le peintre de La Joconde avait dit, un jour, à un de ses élèves qui lui demandait quel sujet il pouvait peindre: «Va près d'un vieux mur de pierre. Regarde-le longtemps ; petit à petit, tu

y verras se dessiner des êtres et des choses. Tu découvriras ainsi un sujet de tableau bien à toi.»

Ce professeur-artiste était particulièrement sensible à un mouvement littéraire venu d'Europe, le Surréalisme, dirigé par le poète André Breton (1896-1966), mouvement qui avait aussi commencé par un manifeste intitulé celui-là *Rupture inaugurale*. Breton, qu'on a surnommé le «pape du surréalisme», encourageait une forme d'écriture spontanée, voire automatique, une technique propre à favoriser l'expression de la partie inconsciente en nous.

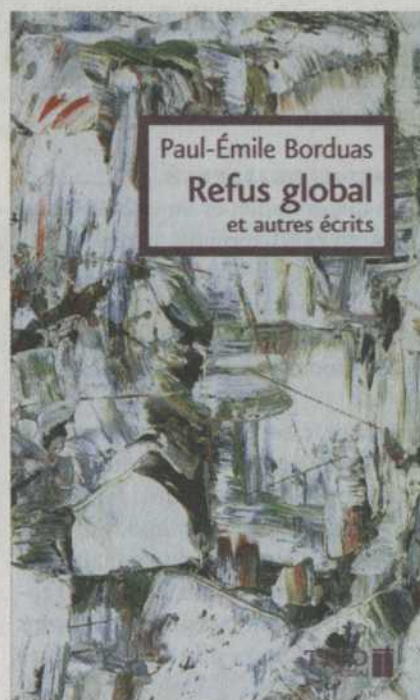
Borduas s'était mis en tête d'appliquer les éléments de cette technique littéraire à la peinture. Ses élèves et lui ne le savaient pas encore, mais cette voie créative, dans laquelle tout le groupe avait décidé de s'engager, était rien moins qu'une révolution, non seulement au Québec mais dans l'histoire mondiale de la peinture au 20^e siècle.

Comment vivre dans une société «fermée», si peu ouverte au risque, à l'invention, étouffant dans l'œuf les désirs de sa population?

TEXTE «COUP-DE-POING»

Comme tous les artistes, Borduas et ses disciples cherchaient à capter les courants profonds de leur époque... Or au Québec, en 1948, trois ans seulement après la Deuxième Guerre mondiale, le courant profond et principal qui dominait tous les autres, c'était un désir tous azimuts d'émancipation, de liberté. Et pas seulement dans l'art...

Comment vivre dans une société «fermée», si peu ouverte au risque, à l'invention, étouffant dans



COUVERTURE DE LIVRE: Gracieusé des Éditions TYPO

l'œuf les désirs de sa population? Comment grandir dans une société québécoise, très religieuse, trop religieuse, «plus catholique que l'pape!», disait-on? Car de cela aussi, les jeunes artistes, le mardi soir, dans l'atelier de Borduas, parlaient aussi.

Beaucoup choisissaient à l'époque de créer des revues (*La Relève* et *Cité Libre* apparurent dans ces années-là) pour diffuser «les idées qui dérangent»... Mais le Groupe des Automatistes, car c'est ainsi que furent appelés Borduas et ses amis artistes, opta pour la création d'un texte «coup-de-poing», un grand texte de protestation, un «manifeste» comme on disait alors, un magistral et retentissant «refus global»!

Ils y dénoncèrent cet «empêchement de vivre» jugé anormal et malsain. Ils y proposèrent des pistes de solution qui constituaient, en revanche, une espèce d'«acceptation» globale à de nouvelles formes de vie...

Un grand cri : «Ouiiiiiiiiiiiiiiiii!!!» à toutes les aventures sensibles, susceptibles de germer dans des cœurs humains et libres!

SEMEURS DE LIBERTÉ

Cela dit, en juillet et en août 1948, au moment où il applique une dernière correction à ce texte hyper explosif, Borduas ne va pas jusqu'à penser qu'il sera mis à la porte de son école, et qu'il perdra son poste de professeur.

Pourtant, c'est ce qui lui arrivera! Et dans la foulée, beaucoup des jeunes signataires du Manifeste (Jean-Paul Riopelle, Thérèse Renaud, Fernand Leduc et d'autres) pour échapper à ce Québec intolérant qui leur rendait la vie impossible, partiront s'établir en Europe afin d'y poursuivre leur carrière.

Pour le professeur déchu qui dût aussi s'exiler du Québec pour peindre, les années qui suivent seront parmi les plus difficiles de sa vie. En fait, c'est le début de la fin... Après un séjour à New York, où il continuera fiévreusement son travail, et après son établissement à Paris, rue Rousselet, il mourra subitement dans son atelier, le 22 février 1960.

Paul-Émile Borduas disparaîtra sans bien sûr savoir qu'il est sur le point, par un extraordinaire retournement des choses, de passer à l'histoire du Québec. Et pas du tout comme un fauteur de troubles, mais bien plutôt comme un peintre de première grandeur, comme un véritable avant-gardiste de la Modernité québécoise.

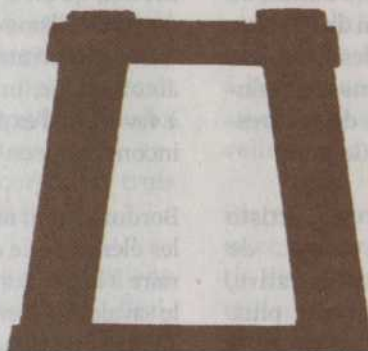
Et les jeunes artistes qui se réunissaient autour de lui, et qui signèrent courageusement le document, que devinrent-ils? La plupart, sinon la totalité, continuèrent avec grands succès leur œuvre artistique personnelle.

15 ans après sa mort, le grand professeur de l'UQAM, André-G. Bourassa (1936-2011), exhumera des papiers de Borduas cette phrase que le peintre de Saint-Hilaire avait écrite à quelqu'un ou peut-être ce quelqu'un était-il... lui-même: «ce texte engagera ma vie entière, sans échappatoire possible».

L'écrivain Pierre Vadeboncoeur dira encore à propos de Bor-

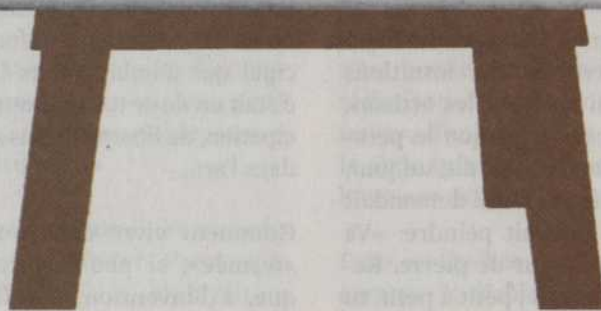
duas et de son texte: «Or voici qu'un homme nous a proposé l'illimité et en a réalisé un chef-d'œuvre. Il s'est avancé jusqu'au bout de sa pensée. Il a délié en nous la liberté. Et il est mort après avoir tout dit.»

Claude Gauvreau, son ami, aura cette pensée: «Les semeurs de liberté ne regrettent rien.»

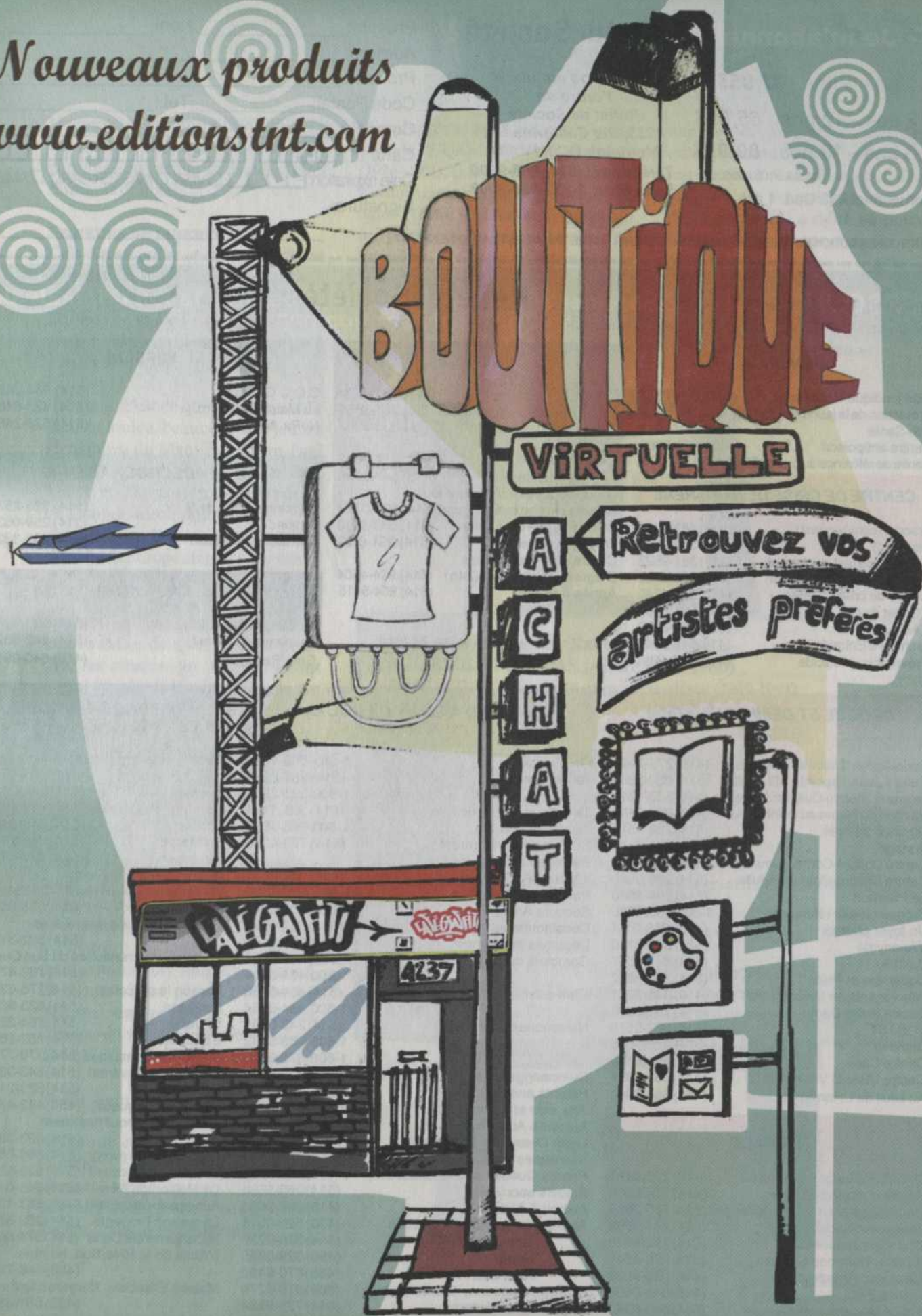


LES 16 SIGNATAIRES DU REFUS GLOBAL

- PAUL-ÉMILE BORDUAS, peintre (1905-1960)
- BRUNO CORMIER, poète et psychanalyste (1919-1991)
- CLAUDE GAUVREAU, écrivain (1925-1971)
- PIERRE GAUVREAU, peintre et réalisateur (1922-2011)
- MURIEL GUILBAULT, comédienne (1922-1952)
- MARCELLE FERRON, peintre (1924-2001)
- THÉRÈSE LEDUC, écrivaine (1927-2005)
- JEAN-PAUL MOUSSEAU, peintre (1927-1991)
- MAURICE PERRON, photographe (1924-1999)
- JEAN-PAUL RIOPELLE, peintre (1923-2002)
- MADELEINE ARBOUR, designer d'intérieur, artiste multidisciplinaire (1923-)
- MARCEL BARBEAU, peintre (1925-)
- FERNAND LEDUC, peintre (1916-)
- LOUISE RENAUD, peintre, danseuse et éclairagiste (1922-)
- FRANÇOISE RIOPELLE, chorégraphe et danseuse (1927-)
- FRANÇOISE SULLIVAN, peintre, sculpteure et danseuse (1925-)



Nouveaux produits
www.editionstnt.com



Les Éditions TNT présentent...

Dépendance affective

L'amour en 3 Dimensions

19,95 \$

Un roman humoristique pour dédramatiser la relation amoureuse, la relation d'amitié et la relation avec son environnement.



Thérapie individuelle ou de groupe

Après la pluie...
Le beau temps

Recueil de textes à méditer pour nous aider à vivre et exprimer nos émotions.

Pour un travail personnel sur soi ou encore pour une thérapie de groupe.



9,95 \$

Suicide

Guide d'intervention auprès de personnes suicidaires

4,95 \$

Pour démystifier le suicide. Il permet d'aider aux proches de reconnaître les signes avant-coureurs et déterminer ce qui peut être fait pour soutenir la personne en crise.

Une section du guide est réservée aux endeuillés par suicide.



Intervention auprès des jeunes

Opération Graffiti

Méthodologie d'intervention auprès des jeunes du Café-Graffiti.

L'accueil du jeune, la relation à créer, son cheminement...



19,95 \$

Gambling

DVD prévention du jeu compulsif

Témoignages et interventions de Biz, de Loco Locass, de l'ancienne croupière Éléonore Mainguy, du joueur devenu paraplégique Did Bélizaire et de plusieurs joueurs compulsifs.



19,95 \$

Bénévolat DVD sur l'implication bénévole

Regard sur des gens de cœur

- Découvrir sa communauté
- Donner un sens à sa vie...
- Briser son isolement et celui d'autrui.
- Découvrir de nouveaux amis.
- Prendre part à la vie sociale et de quartier.
- Source de contact et d'échange.
- Acquérir de nouvelles connaissances.
- Expérimenter et mieux se connaître.

S'impliquer c'est trippant et ça mérite d'être vécu.



19,95 \$

Disponible dans toutes librairies,

www.editionstnt.com

4233 Ste-Catherine Est

Montréal, Qc. H1V 1X4 (514) 256-9000

(+ taxe et transport)

EDITIONSTNT



En achetant
un T-Shirt ou
un Sweat-shirt
du Café-Graffiti,
vous soutenez
notre intervention
auprès des jeunes.

Merci de
votre soutien.

Couleurs
disponibles:

T-shirts:
Rouge, Vert fluo,
Noir, Bleu, Rose,
blanc.

Sweat-shirts:
Gris, Rose, Rouge,
Noir.

Grandeurs S.M.L.XL
T-SHIRT 9,95 \$
Sweat-Shirt 19,95 \$
+ taxes + transport

Affichez vos couleurs !